

FÉDÉRATION FRANÇAISE DE SPÉLÉOLOGIE
Spéléo-Club Bollénois

Rapport d'expédition

NAMOROKA 2007

Expédition spéléologique dans les tsingy de
Namoroka

MADAGASCAR

22 avril au 04 juin 2007

Participants : Christian Boucher & Sandrine Deblois

Expédition parrainée par la Fédération Française de Spéléologie, n° 21/2007
Autorisation de recherches délivrée par l'A.N.G.A.P., n° 110/07

Résumé de l'expédition

Nous sommes restés dans le parc du 30 avril au 24 mai 2007. Il convient d'ajouter les deux semaines nécessaires pour aller, et revenir du massif en employant les transports locaux.

Depuis Soalala, nous avons rejoint Vilanandro, pour procéder aux habituelles formalités d'entrée dans le parc. De là, nous avons rendu une rapide visite au site d'Ambovonomy, avant d'aller au village de Namoroka. Ce dernier a constitué notre camp de base pendant la suite du séjour. Nous avons ensuite séjourné trois fois, par périodes de quatre à cinq jours, à proximité de la source de l'Andriabe. Ces bivouacs nous ont permis de poursuivre nos recherches sur ce secteur. Deux couloirs majeurs ont été explorés. Le premier est celui où sourd l'Andriabe, et où était installé notre bivouac. Il se développe selon une direction ouest-est. Nous l'avons exploré vers l'est, jusqu'à un carrefour visible sur la photo aérienne, situé à 1300 mètres de la source. Le second lui est perpendiculaire. Il recoupe le précédent 200 mètres à l'est de la source, et suit une direction plein sud. Nous l'avons exploré sur 700 mètres. Nous distinguerons ces deux couloirs entre « celui qui va vers l'est », et « celui qui va vers le sud ». Nous nous sommes efforcés de topographier toutes les cavités rencontrées. Cependant, certaines, dont l'accès se révélait difficile, n'ont pas été visitées. Nous n'avons en effet pas mis en œuvre de matériel d'aide à la progression. D'autre part, et notamment dans le couloir allant vers l'est, de nombreux départs de couloirs secondaires ont été négligés. Une grotte, abritant une importante colonie de micro-chiroptères, n'a pas été visitée, afin d'éviter de les déranger.

Une bonne partie des réseaux qui se développent dans le secteur étudié reste donc à découvrir.

Fidèles à notre recherche de la légèreté maximale, nos bagages se sont vus encore amputés d'éléments superflus ; la tente par exemple. Comme abri de bivouac, nous avons fait le pari de la simple moustiquaire. Pari, car nous n'avions pas l'expérience des conditions météorologiques à cette période automnale. En définitive, il nous fut épargné les désagréments d'une douche nocturne. D'une part nous avons toujours bénéficié d'un abri (case au village ou surplomb rocheux au bivouac), d'autre part les seules pluies durant notre séjour furent une ondée nocturne faible et très brève, et un orage de milieu de journée.

Le matériel de couchage comprenait la moustiquaire, deux nattes et une couverture, le tout acheté à Madagascar, et un sac de couchage très léger que nous nous partageons en cas de nuit fraîche.

Les vêtements étaient également calculés au plus juste. Nous étions quasiment certains de ne pas avoir à affronter de températures inférieures à 20° C, quant à l'atmosphère des grottes, elle avoisine les 25° C. Inutile donc de s'encombrer de vêtements chauds. Un tee-shirt pour la prospection et un de rechange, une chemise à manches longues qui protège des moustiques du soir, et un pantalon résistant pour tout le temps. Et quand on fait une lessive, ou pour se délasser, il y a le lamba, la pièce de tissu malgache à usage universel, vêtement, drap d'appoint, sac à provisions, balançoire. Un chapeau ou casquette abrite du soleil, et protège les cheveux longs des broussailles dardant leurs griffes. Nos pieds étaient équipés de chaussures légères en toile réservées aux prospections dans les tsingy, car nous n'avons pas la croûte de cuir plantaire des malgaches, et de sandales passe-partout. Les déplacements sur les pistes et sentiers, nous les faisons pieds nus, ou en sandales.

Le matériel d'exploration souterrain était lui aussi réduit à sa plus simple expression : de la lumière. Les leds permettent de minimiser la quantité de batteries électriques à transporter. Nous étions munis chacun de deux lampes frontales : une assez puissante et une autre, compacte et économe en énergie, en éclairage de secours. L'une de ces dernières était prêtée au guide qui nous suivait.

Nous n'avons emporté ni casque, ni genouillères, ni gants. La légèreté impose parfois une progression en douceur pour éviter les bosses et plaies.

Les instruments de topographie sont la panoplie habituelle du spéléologue : un télémètre laser, un compas, un clinomètre, deux cahiers et des crayons avec un taille-crayon, un réglet de quinze centimètres. Nous avons également emporté un G.P.S. S'il est amusant pour enregistrer nos déplacements autour du massif, cet appareil ne nous semble pas aussi indispensable qu'il y paraît dès qu'on aborde les tsingy. La difficulté à recevoir un signal convenable depuis le fond des couloirs implique de gagner le sommet des tsingy, ce qui n'est facile qu'en de rares endroits. On ne peut donc qu'envisager un maillage de points G.P.S. très lâche, auquel raccorder par un cheminement topographique les entrées de cavités, qui elles sont nombreuses. Un relevé topographique des couloirs nous semblerait donc plus approprié à l'obtention d'une image précise des réseaux souterrains. En outre, les linéaires de couloirs explorés restent raisonnables ; quelques centaines de mètres livrent plusieurs kilomètres de cavités.

Le matériel photographique comprenait un boîtier réflex, un flash et deux objectifs (28 & 50 mm), un mini-trépied et douze films diapo.

La batterie de cuisine se composait de trois marmites, autant d'assiettes, quatre cuillères, un quart, une louche, un seau, une éponge à récurer, et nos couteaux. Une partie appartenait à l'A.N.G.A.P. Nous avons juste acheté à Soalala une des casseroles et le quart (ce qui permet de boire du thé qui n'a pas un goût de haricot ou de vieux poisson) qui ont servi aussi lorsque nous sommes restés seuls.

La nourriture est un poste essentiel sur une telle expédition. Nous devons être quasiment autonomes entre notre départ et notre retour à Soalala. Dans la brousse, les seules possibilités de réapprovisionnement sont :

- Les rares épiceries de Vilanandro, avec leur choix très restreint, et pour de petites quantités.
- Le marché mensuel de Namoroka, mais il n'a lieu que pendant la saison sèche et, visiblement, ne commence qu'après la récolte du riz. En outre l'achalandage y est des plus indigent, et on ne peut, au mieux, compter dessus qu'à titre de dépannage, ainsi que nous en avons fait l'expérience en 2005.
- L'achat auprès des habitants de Namoroka ne concerne que des produits de base tels l'huile, le sel, le sucre, mais en toutes petites quantités compensant à peine ce qui est par ailleurs donné aux voisins en cours de séjour. On peut aussi trouver, très irrégulièrement, des produits frais comme des bananes, des noix de coco, de la canne à sucre, des courges, et, rarement, des tomates ou des œufs.
- La cueillette enfin, qui a concerné pour nous les papayes, en mai, et les mangues, en novembre.

De tout cela, il ressort qu'à partir de Soalala, il faut prévoir son autonomie alimentaire pour l'ensemble du séjour, ainsi que celle des accompagnateurs (guide, cuisinier, agent). En dehors de la cueillette, les autres apports sont trop incertains pour pouvoir être pris en compte au préalable.

Nous avons fait le choix d'un régime malgache, et végétarien.

La base est constituée, cela va de soi, d'une bonne mesure de riz ; 80 kg environ acheté à Soalala. La deuxième denrée en quantité, ce sont les haricots secs, puis viennent les oignons. A Soalala, nous avons acheté des légumes frais, pour les premiers jours (quatre concombres et deux racines de manioc) et d'autres denrées moins périssables (vingt pommes de terre, quatre têtes d'ail, quinze citrons, cinq kapoka d'arachides, du gingembre frais. A cela il faut ajouter des boîtes de concentré de tomate, du sel, du sucre, de l'huile, du thé et quelques épices (poivre, cannelle, carry). Le luxe, c'étaient trois paquets de pâtes, un flacon de sauce soja ... et une surprise.

La santé, ou plutôt ce qui la menace, est un autre sujet incontournable si on parle expédition sous les tropiques. La trousse à pharmacie consiste souvent en une besace cafoilleuse dont l'essentiel des belles boîtes n'est jamais ouvert, sinon dans une intention de conditionnement savamment tropicalisé.

Rappelons qu'à Madagascar, toutes les villes possèdent des pharmacies et médecins. Le problème d'accès aux soins se pose donc en brousse. Pour nous, les données étaient claires :

- Pas d'assistance médicale à moins de 35 km, et nos pieds comme véhicules les plus rapides.
- Aucunes compétences dans ce domaine.

Ces conditions admises, il reste à renoncer à parer à toutes les conséquences de nombre d'accidents. Nous avons allégé encore notre sac à médocs, nous limitant à un antalgique, un anti-diarrhée, un antiseptique, une pommade antibiotique, deux bandes, quelques compresses et du ruban adhésif, de l'argile et des huiles essentielles. Nous ne prenions pas de traitement anti-palu préventif. Les effets secondaires, l'efficacité discutée et le prix abusif des médicaments nous y avaient fait renoncer déjà en 2005. Nous avons préféré nous munir d'un traitement curatif à base de quinine qui a l'avantage de pouvoir être utilement donné en fin de séjour, contrairement aux comprimés préventifs.

Les moustiques eux-mêmes n'ont jamais été un problème majeur. Si une moustiquaire est indispensable pour des nuits tranquilles, des vêtements couvrants suffisent à s'en préserver aux moments opportuns, soit à partir de la fin du jour ; le lamba malgache est bien entendu la protection la plus efficace.

Le souci le plus présent concerne la qualité de l'eau de boisson. Dans la zone étudiée, les points d'eau sont raisonnablement présents, surtout après la saison des pluies. Nous n'avions donc aucun nécessité de nous constituer une réserve d'eau importante. Deux bouteilles en plastique suffisaient ainsi amplement à nos besoins. Nous avons opté pour une purification mécanique, au moyen d'un filtre à cartouche de céramique, sans adjonction de traitement chimique.

Ajoutons à cela quelques outils utiles :

- Un couteau chacun, cela va de soi.
- Des aiguilles et du fil.
- Quelques épingles à nourrice, et à linge.
- De la ficelle, et dix mètres de cordelette dyneema.
- Les cartes et photos aériennes.
- Un ballon et des cartes à jouer.

Nos bagages, au départ d'Orly, ne dépassaient pas six kilos par personnes, hors appareil photo. Si ce n'étaient nos deux canifs, nous aurions pu nous dispenser de les mettre en soute.

Voyager léger présente moult avantages. Avec un sac de moins de dix kilos, on envisage sérieusement des marches de trente à quarante kilomètres par jour, même par temps chaud, sans se ruiner la santé, et on peut sans souci utiliser les moyens de transport locaux. Cela s'accorde également avec une logique d'équipe réduite. A deux, n'importe qui peut nous héberger pour la nuit, ou nous inviter à partager un repas ; les usages de l'hospitalité sont respectés avec honneur.

Nous avons toujours en tête, en arrivant quelque part, de déranger le moins possible. Notre peau blanche nous charge déjà suffisamment d'a priori parfois pesants. Nous avons fait de notre mieux, par nos actes et notre apparence, pour rester discrets ; c'était la moindre des marques du respect.

Récit des journées

Lundi 23 avril, vers six heures du matin. Notre avion se pose sur la piste d'Ivato, l'aéroport d'Antananarivo. Des milliers de sauterelles parsèment le tarmac chaud, écrasées ou mourantes ; l'automne est meurtrier aux abords des réacteurs. Nous changeons 50 euros à l'aéroport, puis nous abordons un touriste isolé pour partager un taxi vers le centre ville. Une chambre réservée par e-mail la semaine précédente nous attend à l'hôtel Moonlight. Au programme de la journée : change, courses, réservation du taxi-brousse pour Mahajanga, retrait de notre autorisation de recherche et acquittement des droits d'entrée auprès de l'ANGAP. Pour cette dernière démarche, le dossier a été adressé deux mois auparavant par e-mail et courrier ; un appel téléphonique, il y a quelques jours, a fixé un rendez-vous pour ce lundi matin. Nous souhaitons en effet écourter notre passage à Tana, et mettre de notre côté les meilleures chances de rejoindre Namoroka dans des délais raisonnables. Nous commençons par changer 400 euros. Le meilleur taux proposé est de 2460 ariary pour un euro, chez « World change », dans le quartier Tsaralalana. Nous sautons ensuite dans un taxi-be de la ligne 183, jusqu'à son terminus, dans le quartier d'Ambatobe où siège la direction nationale de l'ANGAP. La chef du service qui traite notre dossier est absente, sa secrétaire nous délivre les formulaires d'autorisation de recherche. Nous réglons les droits d'entrée qui s'élèvent à 100 000 ariary par personne pour un mois. Au retour, petite halte à la gare routière pour réserver nos places pour Mahajanga (25 000 ariary chacun) Il est temps ensuite de commencer nos courses : une moustiquaire (choisie plus pour sa légèreté que pour la finesse de ses mailles), une natte, une casquette pour Sandrine, un peu de ficelle, une éponge à récurer, vingt boîtes de concentré de tomate, de la nougatine, de l'ail, un flacon de sauce soja, poivre, cannelle, sel et sucre. Nous nous posons à midi au restaurant « Les douze corbeilles », sur les escaliers qui joignent Analakely à la ville haute. L'après-midi est consacré au repos, et au rangement des sacs.

Mardi 24. Lever 6h30. Après le petit déj, pour réparer un dernier oubli, nous recherchons un dictionnaire franco-malgache, mais il est trop tôt encore, les librairies sont fermées. Nous nous pointons à la gare routière vers 8h30. Nos places déjà réservées nous mettent à l'abri de l'insistance des rabatteurs. Le départ de notre véhicule est prévu pour 9h00. En attendant, nous recroisons un vieil homme rencontré à cet endroit même lors de notre passage en 2005. A l'époque nous lui avions acheté quelques timbres de collection. Salutations et petite discussion, avant qu'il ne nous propose ... un dico franco-malgache. C'est une vieille édition qui ne nous semble pas très pratique, mais bon, nous ne trouverons peut-être pas mieux.

A 9h30, le minibus démarre, et commence la longue traversée des paysages dénudés des hauts plateaux. Sur le coup des treize heures, arrêt sakafo (repas) à l'hotely « Idéal Relax » pour un plat de riz aux haricots. Pendant un moment, nous avons l'impression que notre chauffeur roule tranquille, mais c'est parce que la route monte beaucoup. Bientôt il retrouve un rythme plus « normal », fonçant comme un abruti à travers les villages, écrasant le riz mis à sécher sur les bords de route, n'infléchissant jamais sa trajectoire, quelles que soient les créatures qui s'y promènent ; un poulet y laissera la vie.

Nous parvenons à Mahajanga vers 21h00. C'est le choc thermique attendu ; nous avons dû gagner quinze degrés depuis Tana. Nous gagnons l'hôtel Chabaud, dont nous profitons pour ce soir du restaurant. C'est un peu luxe et, inévitablement, c'est un rendez-vous pour les vazaha (masculins et plus très jeunes) qui sortent leurs compagnes malgaches (jeunes et plutôt temporaires). On se sent un peu décalés. A peine couchés, nous savourons notre première piqûre de moustique.

Mercredi 25. Légère fraîcheur matinale. Depuis la terrasse ensoleillée de l'hôtel, Mahajanga s'éveille sous nos yeux éblouis. Nous quittons les lieux en quête d'un petit déjeuner. Nous poussons jusqu'au front de mer. Le cybercafé qui occupait jadis l'agréable rez-de-chaussée de l'Alliance française a fermé ses portes. Nous retournons sur nos pas jusqu'au salon de thé « Chez Saïfy ». Nous passons ensuite par le port pour nous assurer du départ du bac. Le gros bac « Baobab » semble avoir cessé son activité, mais une embarcation plus petite, le « Madaba », lui succède. Quelques emplettes occupent le reste de la matinée : casserole, quart, ficelle, sacs pour le riz, quelques paquets de pâtes et des fruits pour le midi.

Début d'après-midi : dans la blanche fournaise des avenues désertes, nous gagnons le port, nous associant aux autres personnes qui patientent près de l'embarcadère dans la maigre ombre d'un muret. Des pirogues à balancier venant de Katsepy déchargent leur cargaison de zébus, à raison de six bestiaux par esquif, solidement entravés. Un homme affûte sur une pierre du quai la large lame qui ~~va~~ débrancher les liens des pattes des zébus, lorsqu'ils sont prêts à être basculés dans l'eau. Ainsi libérés, ils gagnent à la nage la rampe d'accès au port. L'opération n'est pas sans traumatisme pour

les animaux. L'un d'eux a sans doute eu une patte luxée et s'est affaissé sous son poids dans les derniers centimètres d'eau.

Après quarante-cinq minutes de traversée de la vaste embouchure de la Betsiboka, la plage de Katsepy défille devant nos yeux ; la haie d'honneur des cocotiers dissimule les quelques cases du village. Finis le goudron crasseux et les trottoirs piégeux de la ville, nous abordons cette côte pieds nus, caressés par le sable.

Nous gagnons l'antenne locale de l'hôtel Chabaud. L'endroit est vide de clients. Nous posons nos bagages dans l'un des bungalows, nos amis les cafards nous ont attendu depuis l'année dernière. Nous suspendons nos provisions hors d'atteinte des fourmis puis regagnons le village. Il s'agit maintenant de dénicher un taxi-brousse à destination de Soalala. Alors que nous commençons à passer en revue les véhicules présents, un homme nous hèle depuis la plage. Il s'agit de Hubert Rabotomanasa, le nouveau directeur de la réserve Baie de Baly / Tsingy de Namoroka, qui se rend à Mahajanga. Nous nous étions rencontré à la direction régionale de l'ANGAP à Mahajanga, en 2004. Il semble parfaitement averti de notre mission, la demande a donc convenablement transité depuis Tana. Il nous exprime tout l'intérêt qu'il porte à nos travaux, notamment pour la plus-value touristique qui ne manquera pas d'en découler, puis assure qu'il nous rendra visite à Namoroka. Nous nous séparons pour reprendre la recherche d'un taxi. Rapidement nous rencontrons un chauffeur qui nous dit partir le lendemain à sept heures. Voilà qui nous convient. Nous nous accordons une balade jusqu'aux abords du village avant un petit rhum bien mérité au bar de l'hôtel.

Jeudi 26. Rendus au village à 6h45, nous avisons une gargote où attendre les préparatifs du taxi. Il y a toutes sortes de gâteaux, de formes et couleurs variées, tous confectionnés en 100 % farine de riz nature ; nous ne savons que choisir. Nous nous rabattons sur un thé au gingembre. Le chauffeur se pointe, ponctuel, à sept heures, mais le véhicule ne s'ébranlera pas avant l'arrivée du bac du matin. Le petit déjeuner s'étire donc jusqu'à neuf heures. Ensuite ça s'active. Le 4 x 4 embarque quinze clients, cinq dans la cabine et dix dans la benne bâchée. Sandrine se retrouve calée entre le chauffeur et une grasse dame, je monte à l'arrière, où les passagers s'efforcent d'occuper l'espace restant entre la cargaison de sacs de riz, cartons, paniers et roue de secours. Au gré des soubresauts, les colis glissent, se tassent, un peu vers l'arrière, puis de côté, vers l'avant à nouveau. Au sein de ce monceau vivant, il faut glisser un pied dans un interstice, réanimer un membre engourdi, jusqu'à ce que la pression s'exerce ailleurs, tenir jusqu'à la limite de la douleur, et revoir alors sa position. Deux ou trois fois par heure, à chaque point d'eau, nous stoppons pour remplir le radiateur. D'autres fois, les passagers évacuent le véhicule pour lui permettre de franchir une côte délicate, pour re-empierrier la chaussée, ou encore pour pousser, si le moteur cale malencontreusement. Le pare-brise, fendu de toutes parts, émet des crissements sinistres lors des franchissements d'ornières. De tous petits éclats de verre tombent par moment sur les genoux de Sandrine, qui appréhende une pulvérisation imminente, tout en priant pour que les larges cuisses de sa voisine absorbent l'essentiel des éclats. Entre 13h50 et 14h30, c'est la halte repas à Mitsinjo. Quelques fruits nous contenteront. Ce village se situe à mi-parcours, mais la seconde partie demandera plus de temps ; la piste s'est encore détériorée, et même les tout-terrains peinent sur certains passages. Les haltes techniques se multiplient. A la faveur d'une pause radiateur, nous achetons des morceaux de manioc bouilli ; le voyage risque de se prolonger tard dans la soirée. La piste se déroule dans la savane piquetée de palmiers, traversant par endroits des étendues de forêt dense où surgissent des vols d'oiseaux multicolores, fody écarlates, perruches vertes, pintades bleues.

Sur le toit en tôle de la cabine sont entassés des colis. Le soleil est au plus haut. Le carton inférieur, depuis un petit moment, s'affaisse et s'écoule, tel un bon camembert, dans l'espace entre la cabine et la bâche. Des passagers s'en émeuvent. Vérification faite, l'emballage contient des plaquettes de beurre en pleine liquéfaction ! Incongru laitage.

Soalala est atteint vers vingt deux heures. Des passagers perclus et empoussiérés s'extirpent du véhicule. Nous frappons à la porte de l'ANGAP, le gardien nous ouvre. S'y trouve aussi Guy Ranaivoson, ex chef de secteur du parc de Namoroka, aujourd'hui chargé du volet conservation pour l'ensemble de la réserve. Nous ne prolongeons pas la conversation outre mesure, il est tard et nous sommes fatigués. Un matelas dans un coin de bureau, c'est ce qui nous faut pour l'heure. La nuit est étouffante.

Vendredi 27. Lever à six heures. Accompagnés d'Abraham, le gardien de l'ANGAP, nous allons boire un thé dans une gargote jouxtant les bureaux. Ensuite c'est mission courses. Soalala dispose d'un petit marché couvert où on peut trouver l'essentiel des denrées alimentaires disponibles dans la région. Les unités de mesure sont là encore le kapoka, correspondant au volume d'une boîte de lait concentré sucré, et la pièce pour les fruits et légumes. Nous achetons soixante kapoka de haricots secs, deux litres d'huile, quarante oignons, deux racines de manioc, vingt pommes de terre, cinq kapoka de cacahouètes, dix boîtes de concentré de tomate, quinze citrons, quatre concombres, du gingembre, de l'épice carry, du sel, du thé, et deux cent soixante kapoka de riz. Nous aurions aimé trouver aussi des carottes et de la sauce soja, histoire de varier les saveurs, mais il n'y en avait pas. Pour l'achat du riz, Abraham nous accompagne, afin de négocier la qualité. On trouve en effet soit du

riz local, soit du riz importé d'Asie, moins cher. Les malgaches, bien entendu, donnent la primeur au riz cultivé sur leur sol. Pour le calcul de la quantité de riz, nous tablons sur trois kapoka par personne et par jour pour un malgache et la même ration pour deux français ; comme nous comptons sur la présence de trois accompagnateurs avec nous (cuisinier, guide et agent de conservation), cela donne $3 \times 4 \times 25 \text{ jours} = 300 \text{ kapoka}$. Nous optons finalement pour 260 kapoka, sachant que le guide, par exemple, ne sera pas en permanence avec nous, et que s'offriront sans doute, de temps en temps, des compléments alimentaires. Deux lambas, deux rouleaux de papier toilette, une dizaine d'épingles à nourrice, et un ballon viennent s'ajouter à ces emplettes.

Après notre retour à l'ANGAP, petit moment d'angoisse, lorsque nous ne retrouvons plus notre réserve d'argent. Pendant quelques minutes des hypothèses s'agitent dans nos têtes (perte, vol ?), jusqu'à ce que nous remettions la main dessus ; les billets étaient soigneusement cachés dans une poche de sac. Après toute cette excitation, nous estimons cependant que nos liquidités en devises malgaches sont peut-être justes suffisantes pour le mois à venir. Vu l'absence de banque à Soalala, nous demandons à Guy qui suggère de nous adresser à l' « indien », après la sieste. Nous allons manger à l'hôtel musulman, d'un plat de riz aux haricots où flottent quelques morceaux de cochon. Quinze heures, nous allons avec Guy dans la boutique de l'indien, sur le port. Après discussion, cet homme très serviable nous propose un taux plus favorable qu'à Tana (2500 Ar pour 1 €). Nous changeons cent euros. Sur la terrasse de sa boutique, nous faisons la rencontre de M. Maurice, ancien patron de l'usine de crevettes. Résidant à Soalala, il nous dit avoir tenté de lancer une petite affaire touristique avec transport en 4 x 4 depuis Mahajanga, hébergement, restaurant et balades dans la région. L'entreprise semble n'avoir jamais vraiment décollée, échec qu'il attribue au non-soutien de l'ANGAP à ce type d'initiative. De cet échange, il ressort aussi que le projet de construction d'un hôtel trois étoiles à Soalala, dont il était question il y a deux ans, a capoté. Le porteur était un ancien dirigeant de l'usine de crevettes en désaccord avec l'actuel gérant. Ce dernier aurait fait pression sur les politiques locaux pour torpiller le projet.

En fin d'après-midi, nous consultons les rayons de documents de l'ANGAP et discutons avec Guy de la gestion de la réserve, mais aussi de la possibilité, pour nous, de faire une petite visite dans la baie de Baly à notre retour de Namoroka.

Il est déjà 17h00 passé lorsque nous chargeons la pirogue et franchissons l'embouchure de l'Andranomavo. De l'autre côté attendent les zébus de Morilly. Le chargement est transvasé dans sa charrette, solidement arrimé pour parer aux soubresauts de la piste, et à 17h45, dans les lueurs du couchant, nous nous mettons en route. Au début, nous suivons la charrette à pied pour soulager les zébus. A partir de 22h30 la piste franchie de nombreux cours qui abritent, paraît-il, des crocodiles. Nous préférons monter avec les bagages.

A 23h30, pause pour la nuit. Cuisson rapide d'une assiette de coquillettes assaisonnées d'ail et de sauce soja. Morilly compte repartir à 3h00 pétantes. Fatigués, nous hésitons à installer la moustiquaire pour si peu de temps. Très vite, l'idée se révèle stupide. Même emmitoufflés dans nos lambas, les moustiques nous assaillent sans cesse ; nous dormons mal.

Samedi 28. A cinq heures, nous tirons Morilly d'un sommeil profond. Dix minutes après, c'est reparti. Nous continuons à pied, sauf pour les traversées de rivière, où nous sautons dans la charrette. Le paysage est très vert, la savane est fleurie, et les étangs piquetés de nénuphars bleus. A 10h40, nous arrivons au premier pont, celui là même que nous avons rejoint mourrant de soif il y a un an et demi. Nous installons notre foyer sous les grands arbres. Nous tentons d'organiser le menu avec Morilly, mais la communication s'avère difficile, et une certaine angoisse se fait tangible lorsqu'on évoque différentes manières de cuire le riz et le poisson séché. Une sieste suit le repas, et nous repartons à 14h30, tandis que Morilly finit de préparer la charrette. Au deuxième pont, l'eau plus riante, incite à un bain au soleil dans un écrin de verdure. A l'approche du village, la piste est de plus en plus souvent inondée. En fait, elle fait office de canal qui distribue l'eau alimentant les rizières. On remonte le courant, et le débit augmente peu à peu. Nous apercevons quelques familles en train de moissonner. A 17h00, nous voilà enfin rendu à Vilanandro. A l'orée du village, un groupe de femmes pilent le riz en musique. La séance de travail est muée en une danse où une dizaine de femmes tournent en chantant autour du gros mortier de bois, tandis que le pilon va et vient sans cesse, tout à la fois témoin passant de main en main et métronome battant la mesure. Le tout s'effectue dans une fluidité des mouvements et une joie de vivre qui chassent aussitôt la fatigue des kilomètres parcourus. Morilly nous dépose près d'une case nouvellement construite, destinée semble-t-il aux visiteurs de l'ANGAP. La charrette vidée, nous partons en quête d'œufs, guidés par une grosse envie d'omelette aux pommes de terre. Nous en trouvons trois dans une épicerie voisine, il ne semble pas y en avoir plus dans le village, aujourd'hui. Pendant que le mélange cuit, nous avons la visite de Lalaonirina Rahajarisoa, dite Haja, la nouvelle chef de secteur pour le parc de Namoroka. Nous discutons un petit moment sur le seuil de la case, puis on nous prête un matelas et un seau d'eau, et nous installons soigneusement notre moustiquaire pour la nuit.

Dimanche 29. Lever 7h30. Haja se joint à nous pour boire un thé dans une gargote, chez Mama Célesse, où nous commandons des haricots pour midi. Nous retournons ensuite à la case de Haja, qui est aussi le bureau de l'ANGAP, où nous parcourons quelques rapports d'études sur le parc. Nous rachetons quatre œufs qui se présentent, et gagnons la rivière pour une opération lessive et bain. L'après-midi se passe en sieste, rangement et lecture des documents de l'ANGAP. En épluchant le cahier des visites, on est une fois de plus frappés par la fréquentation quasi nulle de ce parc. Le nombre d'entrées consignées sur le registre tourne autour d'une dizaine par an, chercheurs et touristes confondus.

Tout semble s'organiser pour un départ demain matin. Nous avons souhaité faire un détour par Ambovonombly, afin de vérifier la présence des dépôts blancs observés en 2005 ; avant de filer sur Namoroka. Charles nous accompagnera sur ce trajet, et Morany sera notre charretier/cuisinier.

En balade sur les sentiers qui sinuent entre champs, rizières et étangs, autour du village, nous assistons à une séance de marquage au fer de jeunes zébus.

A la nuit tombée, avant de retourner chez Mama Célesse déguster un riz/omelette (nous lui avons confié les quatre œufs), nous nous arrêtons un moment chez Johasy, un ancien agent de l'ANGAP qui possède aujourd'hui une épicerie. En compagnie de sa famille et de Pépé, un des agents actuel du parc, nous discutons un moment assis sur la natte, dans sa vaste cours de terre battue. L'heure est exempte du moindre vent, la végétation semble figée dans la luminosité nocturne d'une lune pas tout à fait pleine. Nos sens sont seulement titillés par des cris d'insectes et de batraciens, peut-être d'oiseaux de la nuit. Nos hôtes parlent doucement, d'un lointain parvient un son de guitare et des voix d'enfants. Au-dessus de nos têtes, Orion, deux fois plus grand que d'habitude, s'est allongé sur l'ouest, mimant un papillon céleste. Une grenouille le regarde.

Lundi 30. Lever 4h30. Morany et sa charrette arrivent presque à l'heure, vers cinq heures. Charles nous fait patienter une demi-heure de plus. Finalement, à 5h45, nous partons. Nous franchissons un pont au seuil du jour. A la bifurcation qui suit, il est 6h45, Charles nous laisse prendre le chemin d'Ambovonombly. Pour sa part, il continue directement sur Namoroka. Il a trouvé une excuse bidon pour éviter la marche. Il nous assure qu'il n'y a aucun problème pour rejoindre directement la piste de Namoroka en partant d'Ambovonombly ; il suffit de suivre la bordure des tsingy. Nous demandons confirmation que la charrette peut passer, mais oui, oui, il n'y a aucun problème. C'est reparti ! L'air est léger ce matin, bien que le soleil nous chauffe déjà la nuque. Plus loin, nous longeons une vaste dépression encore en eau, d'où émergent quelques blocs de calcaire et des nénuphars. Peu après, Morany s'arrête et dit « misy fanihy », et nous comprenons qu'il y a à proximité une colonie de méga-chiroptères. Dix minutes de marche vers le nord amènent à un vaste lac au milieu duquel trône un bel arbre. Ses branches caressent l'eau et accueillent des grappes de Pteropus, ces grandes chauves-souris à la gorge rousse. Mêlés aux frugivores sans cesse agitée, les points blanc de rares aigrettes semblent figés dans la contemplation de la surface de l'eau. La colonie s'étend sur des arbres situés de l'autre côté du lac. Morany nous indique « misy lalana » (il y a un sentier), et nous contournerons l'eau par la droite, jusqu'aux arbres perchiers. Au bout de quelques minutes, malgré nos précautions, notre présence est détectée, et des centaines d'individus décollent peu à peu. Lors de notre retour, un grand vol de chiroptères tournoie au-dessus du lac. Nous croisons aussi deux lémuriers.

Nous retrouvons les zébus et reprenons la route à neuf heures. Morany quitte un moment la piste, sans doute pour éviter une petite colline et une descente raide ravinée par les pluies. Nous suivons dans les hautes herbes la trace de la charrette. A peine engagée dans la saison sèche, la savane offre un spectacle d'exubérance, au regard de nos visites passées. Riches de bouquets de fleurs et d'insectes, ses herbes dépassent nos têtes. Depuis les sommets des monticules, le mur des tsingy s'offre au regard, par petits bonds rapprochés ; dans les creux, on s'égaré dans une marée verte où se devine juste l'ondoiement de nos sillages. Après quelques hésitations, à la recherche de petits rubans bleus qui ont servi à baliser l'itinéraire, nous abordons la large cuvette d'Ambovonombly, où nous parvenons à dix heures. La nappe d'eau saisonnière stagne encore dans l'entrée de la grotte. Le campement, en partie immergé, a beaucoup souffert de la saison des pluies. Nous tentons de discuter avec Morany afin de savoir si nous allons manger ici ou à Mandevy, vu l'heure tardive, mais on a du mal. Vingt minutes plus tard, nous filons vers Ambovonomblykely, tandis qu'il s'apprête à faire cuire des pâtes. La dépression qui s'étend devant la grotte est en grande partie noyée, des nénuphars y prospèrent. Sur les berges, chaque pas pulvérise une couche formée d'entrelacs très fins de végétation desséchée. L'accès à la grotte nécessite de se mouiller un peu les pieds. Nous ne franchissons pas le seuil de la cavité, la suite est sous un mètre cinquante d'eau. Impossible de vérifier si les jolis dépôts blancs se sont réitérés cette année ; quelques semaines de décantation manquent encore. En tentant de faire une photo, Sandrine perd sa pince à cheveux, qui disparaît dans l'eau sombre ; seul objet égaré cette année, souvenir de passage pour de futurs visiteurs.

Retour à la charrette à onze heures et demie. Le riz aux pâtes est servi. Nous mangeons les pâtes, mais pas le riz, que nous gardons pour le soir. En balade dans le sous-bois, nous tombons nez à nez avec un beau serpent beige d'un bon mètre de long, ondulant sans timidité aucune vers nos orteils. A moins d'un mètre de nous, il oblique vers sa vraie cible, un crapaud que nous n'avions pas détecté.

Ce dernier s'enfuit, et nous assistons à la course de vitesse entre le sauteur et le rampant. Trente mètres plus loin, le crapaud semble avoir gagné.

Nous reprenons la piste peu après quatorze heures. Morany file en charrette, accélérant dans les descentes, tant et si bien que nous le perdons de vue. Nous avançons un moment, mais la piste n'est pas toujours bien visible et se divise. Attendant une bifurcation censée rejoindre la route de Namoroka, nous craignons d'avoir dépassé l'embranchement, et revenons sur nos pas. Ne repérant aucun départ, nous reprenons bientôt la direction de Vilanandro. Ce petit manège se reproduit à plusieurs reprises, avant de décider de garder une fois pour toutes le cap sur Vilanandro ; au diable la charrette et son conducteur. Nous le retrouvons plus loin, discutant avec d'autres personnes, peut-être de la famille. Nous ravalons notre agacement et continuons. Nous remontons longtemps le chemin parcouru le matin. Vers quinze heures trente, nous bifurquons à gauche, et vingt minutes plus tard, nous rejoignons la route Vilanandro/Namoroka. Le raccourci annoncé est insignifiant, et nous devons marcher beaucoup plus que prévu ; comme nous l'avions appréhendé le matin.

Nous longeons des bosquets de baobabs, puis la piste fantôme, rectangle de savane piqueté et barbelé, où rouille tranquillement un grand panneau souhaitant en trois langues la bienvenue à l' « aéroport Kapiloza ». Nul doute que si des voyageurs atterrissent ici un jour, ils ne soient fortement impressionnés par un tel accueil.

Nous parvenons à la source de Mandevy peu après la tombée de la nuit, déçus de ne pouvoir admirer cette oasis au soleil. Morany est un peu fébrile lors des opérations de transbordement du chargement d'une rive à l'autre. Le débit de l'émergence qui « bouillonne » paisiblement à quelques mètres de là ne semble pas sensiblement différent qu'en fin de période sèche. Le chemin reprend, longeant la rivière sous des manguiers ancestraux. Nous pénétrons au jugé les ténèbres compactes, butant sur les pierres, guidés de loin par les grincements de roues de fer de la charrette. Bientôt, nous retrouvons avec bonheur la nuit claire de la savane et les senteurs tièdes des hautes herbes. Plus loin, le chemin sinue dans des bois clairsemés, sans sol, les arbres semblant directement fichés dans la dalle calcaire. Peu avant vingt et une heures, nouvelle manœuvre de déchargement/chargement de l'attelage pour franchir le Malainkoraly. Il s'agit là de transbahuter les colis en jouant les équilibristes sur un vieux tronc pourri enjambant la rivière. Tandis que Morany trottine avec les sacs de riz, nous serrons nos bagages en songeant aux eaux noires et aux crocodiles sournois qui les hantent. Vingt minutes plus tard se présente un carrefour, nous empruntons la piste de gauche, nos pieds crient leur douleur des heures de marches accumulées. Heureusement, nous abordons le village de Namoroka, où nous arrivons vers 21h30. La place est vide, Charles semble couché. Il se pointe au bout d'un moment et, de son plus joli air préoccupé, demande quel problème on a eu ! Pfff, cela ne mérite même pas qu'on s'y attarde. On nous propose une case vide qui semble bien glauque. Le chef de quartier apporte une grande natte. On se couche sans manger.

Mardi 1^{er} mai. Lever sept heures. Dehors nous retrouvons Charles, le chef de quartier et Jorolaza, l'un de nos guides en 2005. Sandrine va se laver à la rivière, puis c'est la distribution des photographies prises à notre dernier passage. Celle où figurent Boaly et Jorolaza en habits du dimanche déclenche l'hilarité générale. Le riz mijote. Pendant que le thé infuse, nous allons procéder à la « tradition », cérémonie propitiatoire adressée aux esprits ancestraux. Comme c'est aujourd'hui mardi, qui est jour fady pour le Doana (la Maison des Esprits), c'est dans la demeure de Lazahy, l'officiant en chef, que se déroule le rituel. En préambule, nous achetons un litre d'alcool local pour 1000 ar., et donnons 2000 ar. partagés entre les Anciens. Nous pénétrons dans la case par la porte de l'Ouest et nous asseyons. L'espace est très densément occupé. Il y a là, à notre gauche, Lazahy, placé face à la porte ouverte qui donne à l'Est, puis viennent son fils aîné, l'Ampanjaka (Roi) de Namoroka, et Charles. A notre droite se tiennent Jorolaza qui sert l'alcool, Morany et Mahasombotsy, le frère de Boaly, puis une flopée de mômes se serrant dans l'espace restant et au-delà du seuil de la porte. Les mains sont jointes, paumes tournées vers le haut tandis que Lazahy discourt avec les Esprits. Nous passons ensuite nos mains sur nos cheveux, en un geste englobant, puis Jorolaza verse un peu d'alcool sur les montants de la porte. Un grand verre circule entre adultes. Charles n'en boit pas, et nous acceptons avec circonspection d'y tremper les lèvres, mais finalement (surprise !) le breuvage est agréable, doux et sucré, presque bon. Il ne s'agit pas de rhum, mais d'un distillat du fruit d'un palmier commun dans la région. Nous vidons le verre et en redemandons un autre, à la joie de l'assemblée. C'est l'esprit léger que nous quittons la case ; détail que nous n'avions pas remarqué auparavant, le sol tangué légèrement. Nous nous installons devant un thé à la cannelle. Morany a préparés comme petit déjeuner du riz et une sauce avec trois petits oignons, une boîte de tomate, et deux bons décilitres d'huile. On va faire un petit tour dans le village pour digérer, avant de préparer le départ. Le séjour dans les tsingy durera quatre jours. Pour ces dix repas, et quatre personnes, nous emportons trente kapoka de riz, huit de haricots, six boîtes de concentré de tomate, neuf oignons, un concombre, deux racines de manioc, deux poignées d'arachides, un fond de paquet de pâtes, sel, sucre, huile et thé. Charles regagne Soalala, et nous laisse en plan, une très bonne excuse probablement. Il doit revenir dans une semaine. Nous lui avons soigneusement re-expliqué notre objectif, clairement décrit dans notre autorisation de recherche, à savoir installer un bivouac près de la source de l'Andriabe, et il est censé l'avoir retransmit au guide. A 9h20, c'est le départ. Mahasombotsy

se joint à nous. Nous faisons une pause à la dernière maison, entourée d'une rizière verdoyante et de champs de cannes à sucre ; nous en achetons une pour 200 Ar. C'est ensuite la forêt. Au bout d'une heure de marche, nous atteignons le camp I, celui utilisé par Steve Goodman. Nos accompagnateurs posent leurs charges. Pourtant une pose ne s'impose pas. Un doute nous assaille ; il semble bien que le campement soit prévu ici. Il faut fortement insister pendant quelques minutes pour repartir ; jusqu'où, on verra. Cent mètres plus loin, un barrage de racines forme une petite chute d'eau, dans un joli bassin où il nous est arrivé de nous baigner à notre dernier séjour. Jorolaza fait signe de nous accroupir sur la berge, et procède à une « tradition » rapide. C'est donc bien ça, il n'était pas question d'aller plus loin ; il est clair que ni Charles ni l'ANGAP n'ont fait leur boulot. Sur le chemin, par trois fois, nos guides demandent si on s'arrête ou si on continue ; par trois fois on continue. Jorolaza, en tête, taille la sente. La forêt, au fil de notre avancée, alterne entre espaces clairs de la végétation xérophile, lorsqu'on progresse sur des affleurements calcaires arides, et des zones plus denses où l'on reprend contact avec le sol profond irrigué par l'Andriabe proche. Sous ce couvert végétal compact la luminosité devient chiche, l'œil se fait au régime de la pénombre. Dans les rais de clarté solaire qui transpercent le feuillage, les insectes prennent vie, comme ces libellules aux ailes de cristal qui s'irisent à ces flèches de lumière. L'espace de quelques secondes, des flashes bleu ou vert enchantent leur vol palpitant. Une heure après avoir quitté le camp I, nous atteignons la source espérée. Le site n'est pas aussi accueillant que dans certains souvenirs ; peu de surfaces plates et très broussailleuses. Serait-ce le feuillage d'été qui donnerait cette sensation de forêt plus dense ? Sandrine se souvient d'un abri sous roche qui conviendrait mieux, et insiste malgré la fatigue pour partir à sa recherche. Nous retrouvons le lieu, un énorme bloc de tsingy basculé formant surplomb, et elle le montre pour avis à Jorolaza et Morany, qui acquiescent. Nous sommes un peu éloignés de l'eau, mais nous ferons des voyages avec le seau, et puis le sol est sec et à l'abri d'éventuelles pluies. Il est midi, nous installons nos nattes. Morany prépare les pâtes en sauce tomate, avec du riz. Vers quinze heures, nous entamons la première prospection, direction la grotte du Vase (Anjohin-tsinibe), là où avait été découverte en 2005 la belle jarre. Après la source, il faut enjamber un baobab qui s'est abattu en travers du couloir. Nous nous hissons jusqu'à la grotte. La partie accessible est restreinte ; le couloir inférieur est en effet difficilement atteignable sans matériel. Nous ne nous y risquons pas et topographions la zone d'entrée. Nous rebroussons chemin, et suivons le petit couloir d'accès qui se prolonge en grotte. La galerie se pince quarante cinq mètres plus loin. Un placage de remplissage particulièrement riche en coquilles d'escargots inspirera le nom de la cavité, la grotte aux escargots, Anjohin-tsifotra. Nous reprenons la direction du camp en suivant la paroi calcaire. D'autres porches se présentent bientôt, en fait une grotte à plusieurs entrées. Plusieurs fragments de poterie jalonnent le sol, ainsi que les traces d'un foyer, et des coquillages de type cardium, perforés d'un trou ayant probablement servi à enfiler un lien. Nous commençons la topographie, mais l'heure tourne, et la nuit approche. Retour au bivouac à 18h00. Le repas avalé, nous nous couchons à 19h30. Le sol est dur.

Mercredi 2. Lever 6h30. Jorolaza a raccompagné Mahasombotsy jusqu'au camp I. Il revient un peu avant sept heures. Le repas du matin est composé de canne à sucre, thé, haricots et riz. Nous partons à 7h25 avec pour objectif la prospection du couloir se dirigeant vers l'est. Au moment de changer le film diapo, nous nous apercevons que les deux bobines prévues pour ce premier séjour ont été oubliées au village ; tant pis pour les images ce coup-ci. Sandrine lève au fur et à mesure un croquis du couloir en positionnant les entrées de cavités, amorces de couloirs secondaires et repères remarquables. Les entrées de grottes facilement accessibles sont objets de visites rapides. A peu de distance du camp, nous observons une perte entre des blocs où disparaît un ruisseau. Nous le remontons tout au long de son cheminement dans le couloir principal. Il provient d'un couloir perpendiculaire en paroi sud de ce dernier. Vers 10h30, nous avisons un bloc facile à escalader qui permet de dominer la végétation. Nous profitons du soleil et d'une jolie perspective sur la suite des tsingy. Nous décidons de faire demi-tour en longeant et dessinant la paroi nord du grand couloir. Même à allure réduite, le retour ne demande pas plus d'une heure.

Après un plat de riz aux haricots, nous nous installons près de la source pour un peu de lessive et de baignade. Le compte des piqûres de moustiques occupe ces moments de détente. Certaines fesses se sont grimées en poussée de varicelle, mais qu'importe, une petite sieste, un rayon de soleil grappillé sur les rochers surplombant le camp, et nous voilà repartis poursuivre la topographie dans Anjohin-cardium. Dans un recoin d'une salle, Sandrine repère un passage étroit d'où provient un courant d'air. Elle s'y engage les pieds en avant avec un vague pressentiment de pouvoir y croiser une araignée. L'intuition se confirme lorsque son regard se fige, à trente centimètres de son œil gauche, sur le cul d'une mygale. La tête ne doit pas être très loin. Après une brève rétrogression au ralenti pour ne pas éveiller la bête, la sortie du boyau est prompte. C'est une première rencontre avec ce type de bestiole, et nous ignorons tout de ses possibles réactions. Les prochains rampements ne se feront pas sans une certaine circonspection. Une désescalade entre des blocs permet de prendre pied, quelques mètres plus bas, dans une galerie au sol plat qui bientôt ressort au jour. Des débris de poteries jonchent le sol. L'endroit ne nous est pas inconnu, nous l'avons visité en 2005, mais en accédant depuis l'autre côté, par une autre grotte. Nous ressortons par Anjohin-cardium, pour rejoindre l'entrée

de cette autre cavité. De grosses guêpes blondes y ont élu domicile, suspendant leurs nids piriformes au plafond d'une salle. Evitant de croiser les trajectoires de leur va-et-vient incessant, nous commençons la topographie des lieux. Une galerie abrite deux jolis vases, un coquillage perforé et des ossements humains très altérés, en partie avalés par un soutirage. A proximité, sur une banquette, se remarque aussi un foyer. Le passage s'approfondi ensuite, les prises manquent pour continuer à progresser. Tout au bout, on devine un petit orifice par où filtre la lumière du jour.

Retour au camp à 18h00. Le repas attend (riz-haricots). Morany nous fait une blague en nous annonçant un « dessert ». Sous le couvercle nous découvrons du manioc bouilli (il devait être moisi déjà avant la cuisson).

Après un petit jeu de dessins, nous nous assoupissons bercés par les cris des lémuriens et les voix inconnues de la forêt.

Jeudi 03. Lever six heures. Meilleure nuit que la précédente, on commence à s'habituer au sol dur. On déjeune, thé, haricots, riz. Avant le départ, nous préparons une boisson énergisante : eau + sucre + citron + gingembre. C'est la boisson qui remonte le moral. A 7h25, nous reprenons l'exploration du couloir allant vers l'est. En quarante minutes le point d'arrêt de la veille est rejoint. Plus loin, une grotte un peu en hauteur offre des traces de campement : branches, foyers, et un vase intact. Nous reviendrons pour la topographier. Peu après, toujours à main droite, s'ouvre un joli porche, très facile d'accès. Après une rapide visite, nous décidons d'en faire la topo tout de suite, la cavité n'est pas très grande. Vers le fond, Sandrine voit une autre mygale. Elle semble tranquille ; si elle se déplace, c'est plutôt pour se dissimuler. Près de l'entrée, des nids de guêpes suspendus au plafond évoquent des chauves-souris desséchées. Cette cavité s'appellera Anjohy ny fon'ny ala (la grotte de la mygale). Le travail de mesure achevé, nous continuons dans le couloir en longeant le mur de droite, espérant parvenir à un carrefour important repéré sur les photos aériennes. A peu de distance de la grotte la végétation s'éclaircie, et la paroi semble facile à escalader. C'est l'occasion de grimper sur le toit du tsingy. Avec prudence nous zigzaguons dans une goulotte entre des blocs équilibristes, tâtant du bout des doigts la fermeté des lames. Sous les semelles les arêtes vives claquent avec un tintement de verre. Jorolaza suit pieds nus. Ces quelques efforts mènent à un point haut, qui domine effectivement un carrefour : un couloir perpendiculaire recoupe celui suivi depuis le camp. Plus loin vers l'est encore, les lames du tsingy semblent s'amenuiser, se dissoudre dans la forêt, cédant la place au moutonnement vert des arbres. Ici se termine cette prospection matinale. Le retour au camp prend une heure. Un repas inattendu est prêt : riz et haricots, oui, mais accompagnés d'achards de concombre au citron, oignon et gingembre. Morany nous soigne ! Après une baignade dans l'eau limpide et fraîche (25 petits degrés) de la source, nous savourons un moment le soleil, étalés sur les rochers surmontant le camp. A seize heures, nous repartons pour continuer la topographie dans Anjohin-tsinibe. Dans la galerie d'entrée, progressant à quatre pattes, nous croisons une grosse scolopendre noire un peu trop excitée à notre goût. Nous reprenons les mesures puis descendons à l'étage inférieur. La galerie ressort bientôt au jour dans un grand porche. Nous avons déjà visité cet endroit en 2005, mais en y accédant depuis l'extérieur. Dans un recoin, nous retrouvons la diaclase noyée qui doit correspondre au niveau de la source. Nous continuons les relevés dans quelques galeries secondaires où Sandrine rencontre une troisième mygale. Elle ne bouge pas. Une flopée d'os de micro-faune est disséminée autour d'elle ; seraient-ce les vestiges de ses repas ? Jorolaza ne semble pas en avoir trop peur, mais s'en méfie quand même. A proximité, une curieuse concrétion à jet d'eau intermittent attire notre attention. Il s'agit d'une stalagmite blanche en forme de chapeau de champignon, accolée à une paroi. Son dessus présente une surface à l'aspect de chou-fleur passant à un grain coralloïde fin sur les bordures. Son dessous offre une face plate horizontale d'apparence verruqueuse. Comme beaucoup de concrétions ici, elle s'est en partie formée autour de racines. Aucune eau ne s'en écoule, sauf, toutes les 1 mn 04", un filet continu qui dure trois secondes. Nous mesurons quelques intervalles de temps qui restent constant. Ce manège évoque une éponge se gorgeant d'eau, qui se retrouverait brusquement chassée lorsque la gravité vaincrait la capillarité. Nous rentrons au camp à 18h00. Au passage, nous mesurons le baobab effondré qui barre le couloir. Le tronc faisait vingt mètres de haut pour un mètre de diamètre, et possède peu de racines, ce qui ne l'empêche pas de reprendre vie et de bourgeonner de partout. Le dîner se compose d'une estouffade de riz accompagnée d'un suprême de haricots et sa crème de solanacées.

Dans la nuit passent quelques rêves où s'agitent des pattes velues.

Vendredi 04. Lever 5h30. Petit déjeuner haricots/thé/riz. Départ à 7h15, avec pour objectif de prospecter le couloir d'axe nord/sud, déjà exploré sur quelques centaines de mètres en 2005, en levant les topos des grottes rencontrées au fur et à mesure. Nous commençons par la grotte des Rongeurs (Anjohim-boalavo), ainsi nommée lors de notre précédente visite en raison des nombreux ossements de petites bêtes qui jonchent le sol de la galerie principale. Dans un recoin de la salle d'entrée, se trouvent deux vases, dont un intact. Nous les dessinons. Aux alentours, il y a aussi des morceaux de bois et des traces de foyer. Sandrine remarque en outre des coques de graines, de type amandes. Nous entamons la topographie à cet endroit, puis revenons vers le porche d'entrée, avant d'emprunter un couloir inférieur au début duquel repose un autre vase. Sandrine s'arrête un moment

pour le dessiner. Plus loin, des cheminées débouchent sur le toit des tsingy, une petite galerie ascendante permet même de ressortir en hauteur. Certains conduits sont de hautes diaclases fortement encombrées de restes indurés d'anciens remplissages qui forment des planchers étagés sur plusieurs mètres de hauteur. Nous appréhendons d'y recroiser une mygale, mais il nous sera épargné ce genre d'émotion aujourd'hui ; seule une petite chauve-souris habite ici. La principale galerie, d'axe n-o/s-e, est aussi la plus élevée en altitude ; elle se présente sous l'aspect d'un gros tube de cinq mètres de diamètre entaillé d'un surcreusement au sol, et présentant latéralement un lapiaz de voûte, notamment près de l'entrée. C'est dans cette partie de la cavité qu'on voit les accumulations d'os de rongeurs, plus ou moins calcifiés. Jorolaza attend dans le porche d'entrée, en affûtant son coupe-coupe au moyen d'un morceau de grès rouge trouvé à proximité. Le raclement du grain de pierre sur l'outil se répercute de loin en loin dans les galeries où nous crapahutons.

A midi, nous arrêtons la topographie et rejoignons le campement, distant de seulement quinze minutes. Morany a fait griller des cacahouètes. Après un bain à la rivière, nous mangeons le riz/haricots du jour. Ensuite il est temps de ranger le camp. Nous nous mettons en route pour Namoroka à 14h10.

En débouchant dans la première rizière, après seulement quatre jours dans la forêt des tsingy, nous sommes éblouis par l'espace, l'étendue du ciel. Nous émergeons du cocon sylvestre et le paysage s'ouvre, s'aplatit jusqu'à l'horizon. Se rincer les jambes dans l'Andriabe, aux abords du village, est un bonheur. Nous posons nos affaires à la case et revenons à la rivière pour nous laver et profiter du soleil de cette fin de journée.

Le soir venu, nous précisons à Jorolaza que nous n'avons pas besoin de ses services samedi et dimanche, et lui donnons rendez-vous lundi à huit heures. Un voisin souffrant visiblement d'un mal de dos nous demande un médicament. Fort peu pourvus dans ce domaine, nous lui donnons deux comprimés de paracétamol. Un peu plus tard une femme vient réclamer d'autres cachets. Nous croyons comprendre qu'elle a mal aux dents. Nous lui donnons trois comprimés. Après cela, il n'en reste plus beaucoup.

Pour le dîner, nous décidons d'un menu de fête : patates en sauce tomate. Sandrine propose à Morany de partager notre repas. Il ne refuse pas et nous rejoint sur la natte, mais ne mange pas. Il semble qu'il soit invité chez les voisins, ou peut-être n'apprécie-t-il pas les patates. Nos assiettes terminées, nous nous apprêtons à savourer un agréable moment au coin du feu, le nez dans les étoiles, par cette douce soirée, mais Morany nous quitte et, consciencieux jusqu'au bout, prend soin d'arroser abondamment le foyer. Nous voilà plongés dans le noir et le relent âcre de la fumée, et les moustiques qui attaquent. Tant pis pour la soirée romantique.

Samedi 05. Cinq heures, l'heure à laquelle les casseroles s'agitent ; Morany s'apprête à lancer la cuisson des haricots. Nous nous rendormons jusqu'à sept heures passées. Au petit déjeuner nous attendent des achards de mangue verte au citron, ail et piment ... ça réchauffe ! Deux jeunes chiens tournent à distance respectable autour de la natte pendant le repas. Nous leur lançons de petites poignées de riz qu'ils engouffrent prestement. Les distractions du matin consistent en une petite tournée photographique dans le village, suivie de la lessive à la rivière, puis d'une balade sur la piste au nord du village. Avisant qu'un arbre accueillant qui pointe dans la savane pourrait constituer un excellent poste d'observation, nous nous perchons dans ses branches. Au loin des gens moissonnent. D'autres vont à pied sur la piste vers des destinations perdues dans les herbes. Bientôt, des moissonneurs délaissent leur ouvrage et, rejoint des rares passants, s'approchent pour examiner ces curieux vazaha perchés. Dans la demi-heure qui suit notre arrivée, ce sont huit personnes qui observent et commentent nos gestes et accoutrements. Nous échangeons quelques paroles de politesse, puis, afin de ne pas perturber outre mesure les travaux des champs, reprenons la promenade à travers la savane. Sur le retour nous croisons un bosquet de goyaviers aux fruits peu goûteux défendu par une compagnie de guêpes belliqueuses.

Après les haricots, nous retrouvons la rivière, jouant dans l'eau avant de décider de remonter le cours d'eau. Les berges dégagées cèdent vite la place à des bas-fonds fangeux de rizières, entrecoupés d'épineux peuplés de cuisants insectes. Saturés des broussailles et de la boue, nous aspirons au sec et aux espaces ensoleillés ; demi-tour vers la savane. Aux abords du village, un beau serpent à la peau noire piquetée de tâches blanches, d'au moins deux mètres de long, traverse le chemin. Un peu plus tard, tout en grignotant des morceaux de canne à sucre assis au pied d'un arbre, nous observons les nuages qui s'accumulent au-dessus de nos têtes. En peu de temps le ciel s'assombrit. Des roulements de tonnerre couvrent le jacassement des perroquets, les herbes crissent dans l'air soudainement rafraîchit. Puis d'énormes gouttes éclatent sur le sol. Nous rentrons au pas de course mais l'averse est plus rapide. Les manguiers à l'entrée du village nous abritent du plus gros de l'orage. Lorsque l'ondée se fait plus fine, nous rejoignons notre case prudemment, car le sol est devenu extrêmement glissant. C'est l'occasion de vérifier l'étanchéité de la toiture, qui s'avère correcte, les rares fuites ayant épargné le couchage.

La durée de vie d'une case avoisine les cinq ans. La dégradation s'opère très vite sur les demeures abandonnées. La charpente en palmes des avancées de toiture pourrit en premier, exposant les murs de torchis aux assauts météoriques. Puis de sombres béances déchirent le chaume. Sans la

présence humaine, l'étreinte de la végétation se resserre. Avec la lenteur des saisons, la case s'affaisse sous le poids des fleurs, et retombe en terre. C'est le quotidien ici, comme il est aisé de le constater à chacun de nos passages ; au fil des années l'implantation de l'habitat évolue. Des maisons sont abandonnées, d'autres restaurées lorsqu'il n'est pas trop tard. Ce que nous n'avons pas observé à Namoroka, entre 2005 et 2007, c'est un chantier de construction d'une maison neuve. Après-midi pluvieuse à Namoroka. Le chef de quartier nous offre une noix de coco. Le report des relevés GPS confirme que le point atteint dans le couloir allant vers l'est est le carrefour visible sur la carte et la photographie aérienne. Un coq passe, allant son train de sénateur. Morany le couve des yeux en nous disant « quinze mille francs ». La viande ne nous manque pas, nous repoussons l'offre. Sandrine sort le ballon.

Dimanche 06. Lever 7h00. Le haricots/thé/riz est accompagné d'une banane ce matin.

Selon les prédictions de M. Hubert, ce premier dimanche de mai devait marquer la reprise du marché mensuel de Namoroka, interrompu durant la saison des pluies. Aucune charrette cependant n'est arrivée au cours de la nuit, et nul étal ne semble sur le point de se monter. Il faudra sans doute abandonner l'idée de se réapprovisionner aujourd'hui. Sandrine confie à Morany de l'ail, un oignon, des vermicelles, de la sauce soja, et quelques idées pour en faire une bonne soupe.

C'est reparti pour musarder sur la route du nord. L'air est pur et frais après la pluie. L'objet convoité se révèle bientôt : un arbre à la branche vigoureuse capable de supporter une balançoire. Une cordelette et un lamba noués ont tôt fait de nous aider à voir la vie plus légère. Un moment plus tard, le dos contre la terre, cernés par une couronne d'herbes blondes, le regard perdu dans la profondeur bleue du ciel, il serait facile de se croire dans n'importe quel coin de campagne méditerranéenne par une belle journée d'été, s'il n'y avait ces palmiers superflus, lorsqu'on lève la tête.

Le soir, en attendant les haricots, nous entretenons un volley avec Morany et des enfants du village.

Lundi 07. Lever 5h45. C'est jour anniversaire pour Sandrine. Nous préparons doucement nos affaires pour le deuxième séjour dans les tsingy. Morany nous demande une avance d'argent, nous lui réglons les jours effectués. Nous lui suggérons d'acheter des papayes pour agrémenter les menus ; il rétorque qu'il n'est nul besoin d'argent et s'en va cueillir les fruits dans un arbre voisin. L'arbre à papaye n'est pas « sauvage », il appartient à quelqu'un, mais ses fruits n'ont apparemment pas une valeur marchande particulière. Il suffit de demander pour cueillir quelques fruits. En attendant le départ, nous prenons des photos de nos voisins. A 7h50, Morany dit que Jorolaza est en retard (il était convenu de partir à 8h00). A 8h30, il prend l'initiative de partir. Jorolaza nous rattrape en définitive peu après, alors qu'on traverse la rizière de la dernière maison avant la forêt. Nous y achetons deux cannes à sucre avant de reprendre la route. Arrivés au camp, nous allons filtrer de l'eau. Au-dessus de la source, les lémuriers sautent de branche en branche. Il est temps d'offrir à Sandrine ses cadeaux d'anniversaire. D'abord un bracelet de graines bicolores rouge et noir acquis à la boutique Artisans du Monde d'Avignon, quelques jours avant le voyage. D'après la vendeuse, l'objet provenait du Pérou. Le deuxième effet surprise c'est quand Sandrine reconnaît les graines, elle en a trouvé d'identiques sur le sentier, à moins de cent mètres de la source, il y a quelques jours ! Il est question que nous nous mettions à leur recherche. L'autre cadeau est une tablette de chocolat noir, qui a demandé beaucoup d'attention pour parvenir en état jusqu'ici. Nous en savourons une barre immédiatement.

Retour au camp. Comme il reste deux bananes, Sandrine les coupe en rondelles et les saupoudre de sucre ; aujourd'hui il y aura un dessert. Morany se charge du reste de ce repas de fête : concombre mariné au citron, riz et papaye cuite. Ensuite nous faisons fondre une partie du chocolat pour en arroser les bananes. Nos amis malgaches y goûtent d'un air dubitatif ; nous ne sommes pas certains de les avoir convaincus de la nécessité d'arroser quoi que ce soit de cette étrange mixture marron et douceâtre. Enfin, tant qu'il n'est pas question d'altérer le sacro-saint riz sans sel, tout va bien.

Peu après 14h00, c'est le départ pour Anjohin-tsinibe, et une séance qui commence par une petite visite de la galerie où a été vue la dernière mygale. La bête est absente. Nous ne nous attardons pas à chercher sa nouvelle planque et continuons la topographie. La cavité s'avère de belle ampleur. Il y a l'étage des salles et grosses galeries, fortement concrétionné, qui communique avec l'extérieur par de vastes proches, auquel se rajoute un niveau inférieur constitué de diaclases plus ou moins fortement agrandies. Ces dernières sont souvent colmatées par des blocs et concrétions, ou bien nécessiteraient de périlleuses oppositions ; de fait leur exploration reste incomplète. Nous parvenons, dans ce dédale, à lever 230 mètres de topo.

Le soir, nous dégustons notre riz/papaye tandis que Morany et Jorolaza mangent une anguille capturée ce matin pendant la marche. Vers une heure trente du matin, une averse courte et peu intense agite les feuilles de la forêt, distrayant à peine les cris des insectes.

Mardi 08. Réveil à 5h45 par des bruits de vaisselle agitée. Nous traînons un peu en attendant que le repas soit prêt. Départ à 7h40 pour Anjohin-tsinibe, suite de la topo. Nous poursuivons les levés dans la partie est de la cavité, bientôt bloqués sur des passages au-dessus du vide qui demanderaient un équipement de sécurité. Ah ! et puis nous croisons une mygale. Comme nous n'avons pas encore prit la peine d'en photographier une, Sandrine retourne chercher la sacoche photo laissée à l'entrée de la

cavité. Nous achevons notre travail dans cette cavité par quelques relevés dans la zone d'entrée, avant de retourner au camp, à 13h20. Aujourd'hui, la purée de papaye a récupéré au fond de la marmite un vieux goût d'anguille ; ça a oublié d'être bon.

A proximité du camp, Sandrine surprend ce qui lui paraît être le plus bel oiseau du monde : un martin-chasseur malgache à l'énorme bec orange vif. L'oiseau peu farouche sautille de branche en branche. Pendant la pose méridienne, nous retournons à la rivière pour un peu de décrochage. C'est l'occasion d'aménager l'endroit où nous nous baignons en garnissant de bois mort la petite plage boueuse.

Vers 16h00, retour à Anjohim-boalavo pour topographier la partie sud. Cela nous occupe une heure, après quoi nous revenons au camp, accueillis par une odeur de cuisson de haricots qui baigne la forêt. Avant de nous coucher, petite balade nocturne dans la forêt pour observer les insectes. Une agréable odeur de fleur embaume l'air. Une fois de plus, nous sommes surpris de la quantité et la variété d'araignées rencontrées.

Le moment du coucher s'avère de plus en plus agréable, nous nous habituons à la dureté du sol.

Mercredi 09. Réveil à six heures. Morany et Jorolaza ronflent encore, mais ne tardent pas à se lever. Petit déjeuner de riz/thé/haricots. Ensuite nous reprenons la prospection du grand couloir filant vers le sud au-delà de Anjohim-boalavo. La première grotte rencontrée, à main droite, est une haute diaclase offrant peu de développement, promptement topographiée. La deuxième se situe au sommet du premier éboulis qui encombre le couloir. Toujours à main droite, elle n'est pas très étendue, mais présente de jolies formes de galeries et abrite une sépulture. S'y trouvent les restes d'un foyer et d'une torche, une assiette, un squelette fortement dégradé, et la lame rouillée d'une épée en fer. Nous l'appellerons Anjohin-drazana, dans le sens de la grotte de la tombe, de l'ancien. La suite de la prospection mène aux deux grands porches situés en vis à vis repérés en 2005. De belles entrées mais les développements sont décevants, les conduits étant rapidement colmatés par d'importants massifs de concrétions. Un écoulement d'eau se fait entendre entre les blocs qui occupent le fond du couloir. Il est très nettement audible, mais reste invisible. Sous le porche qui s'ouvre en paroi ouest se développe un petit réseau à double entrée où apparaît le ruisseau. L'eau, très limpide, s'écoule dans une série de diaclases parallèles de direction 280°. Elle pénètre dans la cavité par le porche situé le plus au sud, glougloutant entre les pierres le long de la paroi. Il est impossible de déterminer si elle provient de la grotte située en face, ou si elle suivait auparavant le fond du couloir. Nous rencontrons dans cette grotte un très joli insecte, de la taille d'une petite coccinelle, avec une carapace translucide et de gros points dorés ; une minuscule tesselle d'or perdue dans un chaos calcaire. Ces grottes s'appelleront Zohy misy rano mivalana n° 1 à n° 3, pour grotte « Là où l'eau coule ».

Le retour au campement nécessite moins de trente minutes. Nous nous régalons d'un riz/papaye, suivi d'un carré de chocolat et d'un morceau de fary (canne à sucre).

Morany nous appelle pour nous montrer un animal perché dans les arbres à côté du camp. Le temps d'arriver sur place, la bestiole a trouvé refuge dans le creux d'un tronc. Ne dépasse de l'orifice qu'une queue d'un roux pétant. On discerne à peine dans l'ombre de la cavité deux yeux qui nous fixent. Probablement un lémurien, mais d'une espèce que nous n'avons encore jamais aperçue.

Dans l'après-midi, nous décidons de topographier la grotte qui s'ouvre juste en face du camp. La séance est écourtée pour permettre de monter ensuite au sommet des tsingy avant le coucher de soleil. Sandrine prévient Morany et Jorolaza que nous allons prendre des photos en haut. Ceux-ci comprennent que nous voulons les photographier sur les tsingy. Morany sort une paire de jeans, ils se changent, se repeignent, vérifient leurs dents, et montent sur le premier caillou au-dessus du camp. Une fois la photo faite, nous les laissons et escaladons la suite. En quelques mètres, l'environnement change totalement, passant d'un sous-bois où le soleil n'accède jamais, d'un sol limoneux proche de l'eau, au champ de lames minérales de la surface du tsingy. Ici, la végétation s'éclaircie, mais reste présente. Il y en a deux types principaux : des plantes qui, par de longues et tortueuses racines, puisent vingt ou trente mètres plus bas l'eau vitale, et d'autres, adaptées aux interminables sécheresses, qui se disputent les miettes de sol disséminées sur les rugosités du rocher.

Nous redescendons dans l'air tiède d'une fin de crépuscule.

Nos haricots/riz attendent dans l'ombre.

Jedi 10. Réveil vers 5h45, pour un départ à 7h15. Nous allons directement jusqu'au grand carrefour de l'est. Nous rejoignons un moment le sommet des tsingy pour une séance photos. En redescendant, nous apercevons un colibri butinant de grosses fleurs roses ; en deux coups d'aile, et quelques éclats de plume, il disparaît dans les arbres.

Nous traversons le couloir pour topographier une série de petites cavités. Perpendiculairement au couloir principal se développe un couloir moins large, de direction nord/sud (d'où le carrefour). Nous suivons un peu la branche allant vers le nord. Elle présente une section assez caractéristique. Le couloir est encadré de deux parois verticales espacées d'une dizaine de mètres ; le sol limoneux est plat. Huit mètres au-dessus de celui-ci, une profonde encoche de corrosion entaille les deux parois. Dans ce surcreusement ont été conservés des placages d'une épaisse couche de dépôt argileux brun, surmontée d'une non moins épaisse couche de remplissage induré jaune riche en coquilles d'escargots (voir croquis). Le problème est que nous évoluons au niveau de l'encoche, et qu'elle est

loin d'être évidente, la désescalade qui permettrait de prendre pied à l'étage inférieur. Rebroussant chemin, nous levons la topographie de deux autres petites grottes. A la suivante, un ressaut surplombant interdit de pénétrer plus avant. Il serait envisageable de sauter, mais la remontée risquerait de poser problème. En revenant vers l'axe du couloir principal, nous constatons que nous sommes presque revenus en face d'Anjohy ny fon'ny ala. Nous prenons au passage une photo du porche d'entrée. Ensuite, il est presque midi et demi, et nous décidons de rentrer au camp. Sur le retour, nous pestons contre cette organisation de l'ANGAP ; l'absence d'interprète nous coupe lamentablement de nos accompagnateurs. La communication est restreinte au strict minimum, il est impossible de programmer quelque chose, nous en sommes réduits à improviser sans arrêt. Une fois dépassée la source, Jorolaza ne connaît pas plus que nous les lieux. La plupart du temps, il nous suit en silence. Quelquefois, il brandit sa machette et découpe un sentier qui ne sera peut-être plus utilisé. Là, il s'est encore acharné sur une belle plante qui ne gênait personne. Les longues feuilles vernissées finement dentelées ne sont plus qu'un hachis informe.

Nous atteignons le camp aux alentours de quatorze heures. Le riz/haricots est fade aujourd'hui. Morany nous dit « le sel, fini ! » en agitant le sachet vide. Déjà que notre quotidien est peu varié, ça ne va pas arranger la sauce !

L'après-midi, je retourne poursuivre la topographie dans la grotte en face du camp, Zohy ipoiran'y rano (la grotte de la Source). Sandrine profite un moment du soleil sur les rochers au-dessus du camp, puis me rejoint. Nous observons un curieux animal. Il s'agit d'un invertébré, au corps cylindrique de 2 à 3 mm de diamètre, pour 8 cm de long. La tête, aplatie, en forme de haricot, palpe constamment la paroi pendant le déplacement. La peau, gris noir, est luisante et très lisse.

La topographie achevée, nous nous accordons nos derniers carrés de chocolat. Du camp nous proviennent le crachotement de la radio et le fumet des haricots qui réchauffent. Nous ressortons de la grotte par une entrée secondaire, qui aboutit du côté de la rivière. Il est 18h00, la nuit est là.

Vendredi 11. Pas de sauce ce matin, juste du riz blanc. Nous sortons notre flacon magique de sauce soja. Va falloir le gérer celui-là. Le stock de sucre touche à sa fin lui aussi. Enfin, il y a quand même une bonne nouvelle, Jorolaza laisse entendre qu'on peut trouver du sel à Namoroka.

Nous repartons dans le couloir vers l'est, avec comme premier objectif de topographier la grotte vue le jeudi 03 au matin. Elle possède trois entrées. La principale est un large porche de 12 m x 3 m s'ouvrant du côté du couloir principal, sur une terrasse, à quelques mètres de hauteur. Il abrite un vase rond posé à l'envers, un foyer et plusieurs bouts de bois. La galerie qui lui succède s'approfondit brusquement, et les parois, très verticales, sont recouvertes de dépôts de calcite très altérés. Franchir ce passage ne nous inspire pas. Cette entrée est flanquée de deux incisions perpendiculaires au couloir principal où s'ouvrent les deux autres orifices. Nous contourmons donc l'obstacle afin de continuer nos relevés. La cavité est constituée de deux galeries de belle section se croisant quasiment à angle droit. Un réseau de diaclases se développe au niveau inférieur, rapidement colmaté par des concrétions ; le seul hôte de cet antre humide est un autre invertébré noir à tête plate. Cette grotte sera baptisée Anjohim-pakanaina (pour grotte de la Terrasse, endroit où on se repose).

Une trentaine de mètres après le porche principal, en poussant vers l'est, s'ouvre une autre grotte. Son entrée, de 11 m x 3 m, se poursuit en une galerie rectiligne sur une trentaine de mètres. Si son développement est des plus restreint, en revanche, cette cavité se distingue par l'abondance d'éléments en céramique. Plusieurs pots et vases plus ou moins intacts, ainsi qu'une masse de fragments, sont disséminés dans la galerie, avec la plus forte concentration sur les quatre premiers mètres au-delà de l'entrée. Un gros bout de grès rouge est disposé dans une petite niche en paroi. Nous dessinons un échantillonnage de ce mobilier, en prenant soin de ne pas agacer la gardienne des lieux, une mygale de belle taille.

Notre visite terminée, nous reprenons le chemin du campement. Un bon plat de riz aux vermicelles nous y attend. Les conseils de Sandrine commencent à porter leurs fruits ; les pâtes n'ont cette fois cuit que quelques minutes, ... et ensuite trempées quelques heures. Après le repas vient le temps de replier le camp. Nous hésitons à laisser là le reliquat de riz et de haricots, pour le prochain séjour. Nous avons dû surestimer nos rations, ou bien Morany a eu la main légère, car si l'introduction de papaye dans nos rations quotidiennes nous a permis d'économiser les haricots, la quantité de riz était à priori calculée au plus juste. Finalement nous embarquons le tout.

Nous démontons la totalité du campement. D'abord parce que nous n'avons pas d'affaires en excès, et que la moustiquaire, la natte et les ficelles nous serons nécessaires au village, et ensuite parce nous ne sommes jamais sûr qu'un imprévu ne viendra pas compromettre notre retour (Oh combien riche en imprévus est Madagascar !).

En chemin, Morany désigne un grand palmier au tronc gris clair et lisse et aux feuilles palmées. A son pied flotte dans l'air une odeur de fruit suret. Nous trouvons dans l'herbe une grosse noix verte, dont le poids doit avoisiner les quatre ou cinq kilos. Morany la ramasse en la nommant « dimaka ».

Au village, bien entendu, toujours aucune nouvelle d'un agent du parc à vingt kilomètres à la ronde. Le contraire nous aurait surpris. Nous nous passerons donc de l'assistance qui nous est due. Que l'ANGAP et toute sa clique aillent au diable !

On nous demande 1000 Ar pour acheter de l'alcool pour le roi, qui, assis contre une case, a tout l'air d'en avoir siroté déjà pas mal. Nous acceptons de bonne grâce, et puis nous installons pour goûter au dimaka. Sous son écorce verte, le fruit révèle une chair orange, très fibreuse, exhalant une odeur de melon très mûr. Il faut mastiquer avec conviction, mais c'est bon. Une heure passe ; le roi a réglé son sort au toaka gasy, et gît sur la natte. Un peu plus tard, deux gaillards le saisissent par les pieds et les épaules et le transbahutent jusqu'à sa case.

La soirée sera de fête, nous trouvons à acheter un kapoka de gros sel (du très gros). Avec ça, la purée de papaye nous est divine. Les jeunes chiens sont à leur poste, à une paire de mètres de notre assiette, et attendent leur bouchée de riz comme une manne.

Après le repas, nous réintégrons la case et tous nos colocataires : un gecko vert fluo, des tas d'araignées dont une énorme à qui il manque trois pattes, une belle blatte noir et beige qui détaille quand nous soulevons la moustiquaire, et puis tout ce qu'on ne voit pas très bien.

Samedi 12. Grasse matinée jusqu'à 7h30. Nous mangeons le reste de papaye de la veille accompagné d'un thé gingembre/cannelle. Une voisine demande un peu d'huile, nous sacrifions une de nos bouteilles pour lui en donner ; la réserve touche à sa fin. Morany dégote un kapoka de sucre pour 800 Ar, c'est un jour de chance. Pendant que la matinée s'étire, nous réalisons une synthèse sommaire des grottes topographiées, qui totalisent à peu près deux kilomètres de mesures. La deuxième surprise du jour, c'est une demi-courge que ramène Morany, et qui fait un excellent repas de midi. La suite de la journée est à l'avenant, entre balade et repos.

Le soir, traînant au coin du feu, repus de riz et bercés par les flammes, on voit surgir des ténèbres la silhouette dégingandée de Boaly, notre guide de 2004 et 2005. Il arrive semble-t-il de Soalala. Il s'assoit un moment, nous échangeons des nouvelles que nous ne comprenons pas.

Dimanche 13. Petit déjeuner d'achards de mangue pimentés, suivi d'une matinée à traîner dans le village, dessiner et jouer au ballon. A midi, comme c'est dimanche, ce sera pommes de terre. Nous les espérons sautées, mais ce sera bouillies puis passées à l'huile de soja, avec toujours cet inimitable arrière-goût de poisson. A chaque jour sa trouvaille ; aujourd'hui Morany ramène un petit litre d'huile orange foncé (2000 Ar).

On dit que dix vazaha sont en visite à Ambovononby, ou vont y aller, et qu'ils viendront à Namoroka ensuite. La nouvelle semble émaner de Boaly. Nous tentons d'en savoir plus, la date prévue par exemple, mais c'est très difficile, même, et surtout, lorsque quatre ou cinq personnes s'y mettent. Peut-être que ce sera pour le dimanche 20, peut-être pas.

Il semble y avoir affluence dans le village. Des têtes nouvelles font leur apparition, et des anciennes resurgissent. Depuis un moment déjà, on entend des voix du côté de la rivière. Tandis que je tente tant bien que mal de recoudre mes chaussures mises à mal par les tsingy, Sandrine va voir ce qui s'y passe, et revient me chercher. L'animation est causée par un chantier de construction d'un aqueduc destiné à réhabiliter un canal d'irrigation. Lorsque nous arrivons, les travaux sont terminés pour ce jour, et tout le monde est assis pour la pause toaka gasy. Des jerricans d'alcool circulent, on nous en propose un verre. Lazahy est particulièrement loquace, et après une photo de l'œuvre accompli, il m'entraîne sur le tracé futur du bief, me détaillant les tenants et les aboutissants du projet pendant plus d'une demi-heure. Je parviens à nous ré-aiguiller vers le village avant d'aborder la savane et les marécages. Nous y retrouvons Sandrine qui termine un exercice de couture sur la jambe d'un des ouvriers qui a mal supporté un coup de machette. Le taux d'alcool général fait oublier l'anesthésie. Nous allons nous asseoir devant chez Lazahy pour continuer la dégustation. Autour de nous, les plus atteints s'effondrent lentement, d'abord assis puis couchés par terre. Lazahy nous demande du papier et un crayon, nous lui prêtons volontiers un cahier. Il griffonne des signes quasiment illisibles tout en parlant avec volubilité. La scène dure un long moment, et touche au grandiose. Il devient peu à peu compréhensible qu'il tente de rédiger un document immortalisant ce jour, son chantier, le canal et l'alcool qui coule. Le débat s'anime lorsqu'il s'agit de définir la longueur finale du canal ; certains avancent 200 mètres, d'autres soutiennent 20 km. On ne sait pas trop. Nous joignons nos signatures au bas de la page.

On enchaîne sur un match de foot. Sandrine se joint à Morany et deux autres villageois. Le grand costaux qui a épluché le tibia de son collègue se rallie à eux, sans pour autant lâcher sa machette. Les moulinets de son outil découragent vite les autres joueurs.

La suite de la soirée est calme.

Lundi 14. Nous apprenons à 8h00 que Jorolaza ne viendra pas avec nous. Mahasombotsy le remplace. Nous partons à 8h20. Le trajet jusqu'au camp prend tout juste deux heures. La matinée est occupée par des compléments topographiques dans Zohy ipoiran'y rano, puis une baignade dans l'Andriabe. Nous ne nous laissons pas de cette eau splendide. Nous avons délaissé notre poste habituel pour un site plus ensoleillé, une cinquantaine de mètres en aval. Un effondrement d'arbre a formé un enchevêtrement de lianes et de branchages faisant obstacle au courant. Dans la retenue ainsi créée, au milieu des algues rouges et des petits poissons qui titillent les orteils, nous goûtons au bonheur rare du bain au soleil inondant la clairière.

Au campement, la radio de Morany est allumée en continu. En général, elle reste silencieuse, mais s'anime soudainement au gré des ondes. A 13h15, l'heure où elle chuinte les nouvelles en français, elle diffuse un discours du nouveau président de la France, qui apporte donc confirmation du résultat du second tour des élections. L'isolement des tsingy aidant, nous gardions toujours un trouble espoir. L'après-midi, nous nous rendons au premier carrefour, à l'est du camp. Nous traversons le couloir perpendiculaire qui file vers le sud, pour entamer la prospection à l'angle sud-est. Vingt mètres plus loin, la première grotte est là. Après l'entrée, très rapidement, une escalade permet de rejoindre le niveau supérieur. Un petit dédale de galeries donne sur plusieurs entrées de part et d'autre de l'angle du carrefour. Une des galeries renferme un important remplissage formé d'une poussière grise très légère et très sèche atteignant dix centimètres d'épaisseur. Les pieds s'y enfoncent sans aucune résistance, soulevant de fins nuages de particules. Cette matière renferme une énorme quantité de pupes de larves vides. Probablement du vieux guano. Cette grotte est baptisée Zohy mianatsimon-dalana n° 1 (la grotte du Tournant vers le sud). Nous terminons la journée par la topographie de Zohy mianatsimon-dalana n° 2, réseau de diaclases à double entrée qui se situe au niveau inférieur.

Mardi 15. Pour gagner un peu de temps ce matin, nous proposons de faire cuire des pâtes (visiblement il n'y a pas de haricots surprise cachés quelque part), mais bon, le temps de s'expliquer et de régler le feu, elles sont un peu molles. Nous partons à 7h15, en direction du couloir allant au sud. A partir du carrefour nous comptons les pas pour positionner les cavités. A partir d'Anjohim-bato misy rano mivalana, nous franchissons par en dessous l'énorme chaos de blocs qui avait marqué notre point d'arrêt en 2005. Au-delà, d'autres grottes se succèdent. L'une des premières abrite une importante colonie de micro-chiroptères. Leur présence est décelable bien avant grâce à l'odeur très prenante du guano, et à leurs cris incessants audibles depuis une bonne centaine de mètres. Nous ne pénétrons pas dans cette cavité afin d'éviter le dérangement. D'autres porches lui succèdent. L'après-midi, nous revenons dans le coin et commençons les topographies à partir des grottes suivant celle aux chauves-souris (à main droite). Il s'agit d'une succession de conduits de belles sections, mais sans grand développement, qui se dirigent perpendiculairement au couloir. Dans le premier, un pont de calcite cède sous les pieds de Sandrine ; quelques plaies de plus, mais heureusement pas de grosse chute, plus de peur que de mal. Nous quittons Anjohim-pitandremana (grotte « Attention où tu marches ! »), et franchissons le couloir pour explorer son vis à vis. Ensuite la nuit nous gagne.

Mercredi 16. Nous cuisons le reste de pâtes, tandis que Jorolaza et Morany mangent une anguille qu'ils ont dû capturer près de la source. Départ à 7h10 pour le même secteur que la veille. Au passage, les chauves-souris semblent moins actives, ou plus éloignées dans la grotte. Nous achevons les relevés de la grotte commencée hier, que nous baptisons Zohy misy andry manam-peo (grotte de la colonne musicale), en référence au timbre particulièrement clair d'une stalagmite. Cette cavité donne par une petite entrée secondaire dans une reculée perpendiculaire au couloir principal. Celle-ci offre le loisir d'une escalade jusqu'au sommet des tsingy. Malgré la végétation relativement dense, nous tentons un positionnement GPS.

Nous enchaînons avec la grotte suivante s'ouvrant sur la paroi ouest du couloir principal. Lors d'une brève incursion, la veille, Sandrine avait eu le pressentiment que cette cavité pourrait nous réserver des surprises. Dès les premières visées, à peine les premiers traits de laser ont-ils déchiré les ténèbres que cette impression se fortifie. Si les galeries de larges sections, présentant des formes de creusement en régime noyé et des témoins d'une évolution polyphasée (remplissages, surcreusements) avaient jusqu'à présent la fâcheuse tendance à se colmater rapidement, cette nouvelle galerie semble s'être affranchie des conclusions hâtives. Elle s'enfonce tout droit dans le massif sur près de 250 mètres avant de s'achever sur des rétrécissements. En chemin on croise une mygale et une colonie de quelques dizaines d'individus de micro-chiroptères utilisant des niches de plafond.

Il est déjà tard, et la fatigue se fait lourdement sentir lorsque, avant de ressortir, nous allons jeter un œil sur un dernier passage repéré par Sandrine. C'est une fissure entre des blocs proche de l'entrée. Si c'est court, nous le topographions ce soir dans un dernier effort. Le premier passage visité est une diaclase qui, effectivement, se termine rapidement. Nous revenons en levant une série de visées. Un autre conduit bifurque à droite. Nous le suivons. Une brève escalade dans des blocs amène alors au seuil d'un vaste volume d'une trentaine de mètres de diamètre. La hauteur sous plafond avoisine les quatre à six mètres. La salle est parsemée d'une ribambelle d'épaisses tresses de racines qui transpercent la voûte avant de se ficher dans le sol, telles de vivantes colonnes. Deux cheminées exiguës dessinent de pâles tâches de lumière sur le sol, et sur le pourtour s'ouvrent de nouvelles galeries. Nous voilà certains de revenir. Sans scrupules nous plions nos instruments.

Lorsque nous passons devant leur grotte, à 18h15, les chauves-souris sont encore là en masse, mais de nombreux individus virevoltent entre les arbres, même si là haut, au sommet du tsingy, le crépuscule n'a pas rangé toutes ses couleurs.

Jeudi 17. Réveil à 5h15. On explique à Morany qu'on ne fait que monter sur les tsingy, et serons de retour à 7h00, puis on grimpe. Vers 5h45, au sommet, la lumière est déjà vive au levant. Nous apercevons, se découpant sur fond d'atmosphère rouge, un lémurien qui effectue trois petits bonds sur la dentelle acérée de l'horizon. La première touche de soleil sur le faite des arbres anime la forêt ; des milliers de libellules aux ailes d'or investissent le ciel, puis une bande de perroquets jacasseurs nous survole. Une nouvelle journée vient de naître.

Retour au camp à 8h20. Tout en mangeant nos haricots, nous décidons de retourner à Anjohin-tsinibe pour réaliser la visée de jonction entre l'entrée n° 1 et le reste du réseau. Sandrine demande à Morany s'il veut venir avec nous, mais il ne comprend pas, alors elle lui dit de venir avec nous. Nous lui prêtons une frontale, et nous allons tous à l'entrée n° 1. Sur le sentier, nous retrouvons les fameuses graines rouge et noir du bracelet de Sandrine. Nous en ramassons plusieurs sur le sol, mais il nous est difficile d'identifier la plante d'origine. Nous hésitons entre deux lianes intimement entremêlées croissant dans les hauteurs des arbres.

Nous gagnons la grotte et avançons jusqu'au palier où avait été découvert le vase à yeux. Au-delà, la galerie s'approfondit en un corridor aux parois verticales ; sans matériel, nous ne pouvons continuer. En revanche, l'autre extrémité du passage est le terminus atteint le 02 mai, où se trouve une sépulture. Sandrine, Morany et Jorolaza attendent là, tandis que je contourne l'obstacle par l'entrée n° 2. Nous mesurons les douze mètres qui nous manquaient, puis nous donnons rendez-vous à la source. Sur le chemin, nous nous croisons, le petit groupe a finalement décidé de voir un peu plus de grotte, nous retournons donc jusqu'à la salle aux guêpes. En ressortant, nous passons par la grotte des cardiums. Sandrine montre à Jorolaza et Morany les coquillages percés. Ce dernier s'empresse de les ramasser ; elle lui fait comprendre qu'il ne faut pas et il les repose, mais quelques minutes plus tard, il s'absente un petit moment et il faut l'attendre. Est-il retourné les chercher, ou les mettre de côté ? Nous n'irons pas vérifier.

La baignade de mi-journée est revigorante. Face au soleil de midi, l'eau à 25° semble fraîche.

L'après-midi, nous retournons à la grande cavité au sud. Depuis la salle, nous mesurons les départs successifs selon un sens anti-horaire. La galerie qui suit la direction ouest-nord/ouest est la plus développée ; elle donne accès à une partie labyrinthique très concrétionnée. Il est désormais hors de doute qu'il s'agit d'un grand réseau ; mais l'heure tourne, il est plus de 17h00 et la lassitude s'installe. Sur un passage peu rassurant (plancher de calcite pourrie au-dessus du vide), nous arrêtons nos relevés. Mahasombotsy ramène sa cueillette, une stalagmite et quelques petites concrétions et escargots calcifiés. Nous avons renoncé à expliquer nos points de vue.

Vendredi 18. Démarrage vers 7h30, après les haricots, pour continuer et peut-être terminer la topographie de la grotte que nous appellerons Anjohy feno efitra (la grotte aux nombreuses salles). Nous reprenons dans la grande salle, dans le départ suivant. Au fil du cheminement, nous bouclons avec les réseaux parcourus la veille, puis ressortons au grand jour par un autre porche situé plus au sud dans le couloir principal. Retour vers les parties profondes. Les visées défilent, se croisent, se mêlent, les dessins s'alignent sur les pages du carnet. Ces séances de topographie sont gourmandes en énergie. La lassitude pointe son nez. Dans quelque recoin de ce dédale, nous furetons de longues minutes en quête d'une série qui est censée être là, et permettrait de boucler, mais les diaclases se multiplient et les croquis se brouillent, à moins que ce ne soient les yeux. Sandrine décide d'arrêter. J'ai envie de finaliser deux ou trois bouclages encore. Rendez-vous est pris dans la grande salle. Je lève fébrilement les ultimes mesures, croise une scolopendre noire longue d'une largeur de cahier (20 cm) et une mygale, mais je n'ai pas le schéma global de la cavité en tête, le dédale gagne sur mon cahier et mes pensées ; je ne sais quels bouclages privilégier, d'autant que de nouveaux départs s'offrent constamment, leurs ténèbres m'appellent. Je m'arrête dans une petite salle où une cheminée perce jusqu'à la surface ; fugitif aperçu du monde de lumière et de chaleur qui domine ces sombres corridors, persistance du bleu coquin qui se rit de ma lassitude. D'ici partent cinq galeries inconnues, je leur tourne le dos et rejoins Sandrine et Mahasombotsy. On s'échappe. Sur le retour, on tente une incursion rapide dans la grotte aux chauves-souris, toujours très agitées. Nous stoppons au premier ressaut. Le sol est tartiné de guano frais. Je tente une photo au jugé avec un très vague espoir de pouvoir y identifier un individu (résultat nul). Pendant notre minute de présence, les animaux installés au plus près de l'entrée se sont déplacés vers le fond.

De retour au camp, nous mangeons les haricots et plions nos affaires.

Mise en route peu avant 15h00. Mahasombotsy et Morany filent devant ; nous ne les reverrons qu'à la dernière maison, à l'orée de la forêt. Enfin, nous connaissons maintenant le chemin. Nous achetons une canne à sucre au passage, et parvenons au village vers 17h15.

Haja est là, ainsi que deux agents de l'ANGAP, Pépé et un nouveau. Ce soir nous ne voyons que Haja ; nous discutons un peu et puis repas, et puis la fatigue tombe.

Samedi 19. La petite maison en paille voisine a été restaurée pendant la semaine et une cuisine s'est rajoutée à notre case. Une dame enceinte et sa famille se sont installés là. Celle-ci nous offre une petite papaye mûre, délicieuse. Les chiens sont familiarisés, et le petit mâle se laisse même caresser.

Haja vient discuter un moment. Elle va partir dans la matinée pour visiter un village situé à treize kilomètres au sud, et de là continuer jusqu'à Vilanandro. Nous avons donc très peu de temps pour parler de la vie du village, et nous concentrons sur l'organisation de la fin du séjour. On s'entend pour que Morany reste jusqu'au dimanche soir. Nous même marcherons sur Soalala mardi ou mercredi, nous joignant à un habitant du village qui rentre chez lui. Il est prévu qu'un guide de Namoroka nous accompagne jusqu'à la rivière Kapiloza. Haja nous confirme que, contrairement aux informations de Boaly, le groupe de vazaha ne viendra pas dans le parc ; il s'agit d'une délégation de la fondation Durell, et s'ils ont visité la baie de Baly, ils se contenteront d'un survol en avion du massif de tsingy. Les agents du parc vont et viennent dans le village, mais ne s'adressent pas à nous.

Dimanche 20. Vers cinq heures, Sandrine a entendu des pleurs d'enfant. Un peu plus tard, des gosses courent dans le village en criant toujours le même mot. Nous nous levons pour apprendre que notre voisine vient d'accoucher, tranquillement. Son mari prépare un petit déjeuner sucré à l'odeur fort agréable. Le nôtre n'a rien d'exceptionnel en revanche, la papaye est fade et mal cuite. Nous rendons visite à la maman et au nouveau-né, une petite fille qui s'appelle Lela ; c'est probablement ce que criaient les enfants tout à l'heure.

Les agents du parc viennent nous voir, mais c'est seulement pour demander des piles pour leur GPS. Nous leur donnons les quatre de notre flash.

Ensuite on installe une balançoire suspendue à l'auvent d'une case, qui fait bien vite la joie des enfants. À midi, Morany nous amène du ravitoto, sans viande mais avec un vilain arrière goût de poisson.

L'après-midi, je vais marcher au nord du village. Les feux de brousse ont commencé. Les langues de feu courent et se ramifient dans les hautes herbes. Lorsqu'elles lèchent un palmier, les feuilles sèches s'embrasent en une roue de feu. Une volée de busards et de corbeaux tournoient sur le front des flammes, guettant la faune délogée par l'incendie.

Vers 16h00, on se dit que Morany n'a pas l'air de vouloir nous préparer le repas de ce soir, comme convenu avec Haja, alors on s'y met. Pendant que les haricots cuisent, nous allons voir les agents du parc. Nous voudrions prendre une photo de tous les habitants du village, et donc convenir avec le chef de quartier d'un moment propice à ce rassemblement. Nous avons besoin pour cela de l'entremise des agents pour la traduction. Dans un premier temps, ils nous ignorent, occupés à reporter des points GPS. Il faut s'imposer pour qu'ils nous disent qu'ils vont lui en parler.

Nous réglons Morany, et lui offrons un opinel et un tee-shirt. Puis il s'en va.

Nous voilà seuls, sans agent, sans guide, sans cuisinier. Simples hôtes de ce village de brousse. Nous goûtons cette liberté retrouvée en finissant notre popote.

Lundi 21. Lever 5h50. Nous cuisons du riz pour notre pique-nique, accompagné d'une banane, une papaye dont on nous a fait cadeau, et de la canne à sucre. La compagne de Lazahy vient nous demander du riz, nous lui donnons ce qui reste dans le sac, soit quatre ou cinq kapoka. Un moment après, elle revient avec un petit mot inscrit sur un papier, où on croit comprendre qu'elle nous demande 50 000 fmg. Nous lui donnons la somme.

Le soir, tandis que se mitonne un risotto avec les ingrédients disponibles : concentré de tomate, ail, poivre et sel, une voisine vient nous observer cuisiner. Dans la terre rouge, elle écrit pour Sandrine les prénoms des enfants présents, Lienne, Neny, Libany, Nafany. À la nuit tombée, c'est la ronde des charbons ardents. Le premier à avoir allumé son feu, et obtenu des braises, voit bientôt arriver un voisin, adulte ou enfant, qui emprunte un tison pour allumer son foyer. Les petits bâtonnets incandescents volètent dans la nuit d'une maison à l'autre. Cela se fait le plus naturellement du monde ; inutile de demander pour ce service, le feu n'appartient à personne. Même si on possède un briquet ou des allumettes, il n'est jamais vain de les économiser, si on est intelligent.

Après le repas, Boaly vient s'asseoir avec nous. Il demande si c'est fini dans les tsingy. Comme on ne se comprend pas beaucoup, la conversation ne va pas beaucoup plus loin. Nous restons un moment silencieux, puis il nous dit « à demain » et s'en va.

Nous réfléchissons à la possibilité de rester deux jours de plus.

Mardi 22. Lever peu après 7h00. Lazahy vient demander de la monnaie contre le billet de 50 000 fmg que nous avons donné à sa compagne. Nous raclons nos fonds de poches. Elle-même sollicite du riz un peu plus tard, et une autre voisine de l'huile. Nous escomptions, comme à l'habitude, faire don des excédents de vivre au chef de quartier, afin qu'il le répartisse entre les indigents du village. Les personnes âgées qui se retrouvent seules deviennent en effet dépendantes des voisins pour subsister. Comme à l'habitude, il ne nous restera que peu de choses à partager.

Tandis que je tente une opération sans espoir de lessivage de mes pantalon et chemise, Sandrine demande si le guide accepterait de reporter le départ pour Soalala. On apprend que ce sera Abdallah, notre voisin jeune papa, ce qui nous fait plaisir, car on le trouve sympa. Il est convenu avec lui d'un départ jeudi à 5h00.

Les haricots de midi mijotent gaiement, Sandrine balaie la cour de terre battue devant notre case, des enfants cueillent des fleurs de passiflore. La vie est douce ici.

Quelques hommes sont venus examiner et tâter la cordelette dyneema de la balançoire. On se dit que si nous la laissons, elle ne profitera pas longtemps aux enfants.

Nous craignons que la familiarité que nous avons développée avec les deux jeunes chiens ne les desserve en fin de compte. Surtout le jeune mâle, qui vient dorénavant quémander effrontément sa nourriture sur notre natte, le museau presque dans l'assiette. Ce ne sont pas des manières par ici. Pendant les repas, les chiens se situent normalement plutôt au-delà d'un cercle défini par la distance de lancer d'une bûche. Espérons qu'il se remettra rapidement au diapason après notre départ.

Le soir, des enfants d'une maison voisine viennent demander des haricots. Nous partageons notre assiette, en regrettant qu'elle ne soit pas mieux remplie.

Mercredi 23. Lever vers 7h00. La journée débute par un thé simple, et une envie qui s'affirme de ne pas décoller de la natte. Je dessine pendant que Sandrine s'applique à percer des graines de voamaintilany destinées à confectionner un bracelet pour la petite Lela. C'est un peu long car plusieurs de ces graines très dures se fendent au cours de l'opération, souvent à la fin, ce qui est encore plus rageant. Pépé, l'agent du parc, se pointe pour nous demander de lui prêter notre GPS. Ils procèdent à des relevés le long de la limite du parc pour implanter des coupe-feu. Jorolaza aussi passe nous voir. Il a une vilaine entaille à un orteil, que nous pansons tant bien que mal. Il demande que nous lui cédions deux mètres de cordelette dyneema. Nous ne lui avons pas vraiment fait de cadeau jusqu'à présent et c'est l'occasion. Je mesure deux mètres, il réfléchit et en demande trois. Il est fortement probable que ce soit destiné à la capture des crocodiles. Il nous propose ensuite de nous acheter pour 1000 Ar de riz. C'est la première fois que quelqu'un propose de nous payer pour un service ou une marchandise. Nous lui aurions volontiers donné, mais décidons de conclure le marché. Nous lui comptons cinq mesures avec notre gobelet, qui équivaut à un peu plus d'un kapoka, plus un en cadeau. Nous regardons avec émotion notre premier argent gagné à Madagascar.

Plus tard passent les agents de l'ANGAP. Pépé s'enquiert du projet de photo collective des villageois. Après rencontre avec le chef de quartier et tentative d'expliquer l'idée, nous en avons conclu qu'il n'était pas envisageable de réunir tout le monde en raison de la récolte du riz qui bat son plein. Les habitants se dispersent dans les zones agricoles et résident sur place pendant le temps de la moisson. Pépé pense qu'il serait possible néanmoins de réunir une partie de la population. Nous lui suggérons de s'en occuper, tout en songeant qu'organiser cela d'ici ce soir semble très ambitieux.

En fin de journée, nous trions la nourriture qui nous reste : quelques rares poignées de riz, des haricots, cinq boîtes de concentré de tomate, et un peu de sucre. Le tout est mis dans un panier confié à Pépé.

Jedi 24. Lever à 3h45. Nous nous forçons à avaler, sans grande conviction, une ou deux cuillerées de riz froid et passablement brûlé préparé la veille. Nous plions nos affaires, laissant là une couverture, pour les prochains occupants, et le ballon, pour les enfants. Abdallah est prêt. Nous passons voir les agents. Un autre voyageur se joint à nous. A 5h20 nous partons, ondulant entre les cases endormies. Plus loin, une fois dépassées les dernières rizières, la savane se dessine peu à peu dans la lumière sobre qui précède l'aube. Après deux heures de marche, le sentier traverse un hameau. Dix minutes plus tard, nous faisons halte dans ce qui nous semble être un campement saisonnier, qui comprend deux maisons. Abdallah nous invite à nous asseoir à l'ombre d'une des cases. On nous offre une assiette de riz, qui passe très bien après ces quelques kilomètres d'échauffement. Une femme très maigre nous fait comprendre qu'elle souffre de douleurs au ventre, et demande un médicament. Une fois de plus un sentiment d'impuissance nous gagne. Que faire avec les trois cachets qui traînent dans nos sacs. Nous ne disposons ni de la pharmacie, ni des compétences qui pourraient être utiles. Les malgaches nous investissent d'emblée du pouvoir de médecine, et nous n'avons à leur proposer pour alternative qu'un analgésique léger et un anti-diarrhée. Après une vaine discussion sur les symptômes, nous lui donnons un peu de chaque, en insistant par mots et par gestes sur l'échelonnement des prises.

Le sentier se déroule, plonge dans l'herbe, saute une croupe, se coule dans une rizière. La Kapiloza se franchit par un assemblage savant de pièces de bois biscornues, sculptées où s'appliquent les orteils, polies où se crispent les phalanges. Bon, à cette heure, les crocodiles dormiraient.

La savane est griffée de tout un laci de sentes reliant villages, maisons isolées, champs, rizières et bosquets, lieux sacrés, points d'eau, routes et ponts. Imprimé par des générations de pieds nus, ce maillage dépeint l'assemblage social des communautés de la brousse. La marche est le trait d'union de toutes relations, activités, et rencontres.

Des arbres que nous ne connaissons pas s'épanouissent à deux pas du chemin. Ils portent de beaux fruits évoquant un pamplemousse ; tout y est, la couleur et l'aspect grumeleux. Abdallah le nomme « mokotra ». Je m'apprête à en éplucher un, comme tout bon pamplemousse, sauf que ... ce fruit là n'en a que l'air. Ma lame ripe sur une coque digne d'une coco. Le bon geste consiste à percuter vivement la sphère sur une surface dure. La coque se brise et livre un amas gélatineux marron, pas toujours très appétissant, mais délectable. On croirait une compote de mirabelle très acide. Nous reprenons gaiement notre route en crachant les nombreuses graines, forts de cette découverte.

Un peu plus loin, Abdallah nous demande « dité ? ». Croyant qu'il s'enquiert d'un éventuel désir de thé, nous répondons oui. Après tout, s'il y a un troquet dans cette steppe, autant ne pas le manquer. Nous marchons encore un long moment, croisant quelques maisons sans y faire halte. Puis la pause vient. Il y a plusieurs cases et de grands enclos à bétail. Abdallah repose sa question, « dité ? ». La réponse est toujours oui, nous en avons même très envie maintenant de ce thé. Nous déchantons en comprenant finalement qu'il nous demande si nous avons du thé, pour pouvoir en préparer, la seule denrée que nous puissions obtenir ici étant de l'eau chaude. Et là la réponse est « tsy ». Dommage, c'est reparti pour un tour.

Vers 12h45, nous nous accordons une longue pose, en nous joignant à une famille qui occupe une petite cahute au milieu de terres agricoles. Abdallah nous offre le choix de préparer un repas ici, ou d'attendre notre arrivée à Soalala. Estimant tenir jusqu'à la côte, nous décidons de continuer, car la cuisson du riz peut parfois s'éterniser. Nous sortons un morceau de canne à sucre de nos sacs, puis on nous propose une noix de coco. Nous en achetons une pour Abdallah et une que nous partageons Sandrine et moi. C'est, d'un avis commun, la meilleure coco du monde ; le lait aussi bien que la chair sont excellents. Souhaitant immortaliser ce moment, je sors l'appareil photo. C'est alors que les enfants, qui jusqu'alors se tenaient le plus tranquillement du monde en grignotant du manioc, se mettent à pleurer, adressant un regard terrorisé à l'objectif, et implorant leurs parents de les préserver d'on ne sait quelle calamité. Ces derniers demeurent stoïques, et légèrement amusés, se moquant plutôt gentiment de la progéniture. Le plus jeune, qui ne doit pas dépasser les trois ans, entre dans une rage folle, et projette violemment sa cuillère contre le sol, avant de s'enfuir en courant à travers champs, suivi des autres gosses. Nous n'avions jamais vu une telle frayeur face à un boîtier photo. Qu'a-t-il bien pu leur passer par la tête, quelle histoire à faire peur leur a-t-on conté sur les vazaha ?

Nous repartons à 13h30. Nos articulations sont raides, mais chaque pas rapproche du but. Dans l'après-midi qui avance, nous finissons par entrevoir l'ultime colline avant la mer. A son pied, le sentier rencontre la route venant d'Andranomavo, et à ce croisement, une boutique ! Des fruits, des morceaux de manioc, des gâteaux de riz et trois paquets de biscuits, cela nous semble profusion et luxe. Nous achetons un épi de maïs et trois bananes et c'est la fête.

A 17h00, nous voilà rendus à l'embarcadère. Une pirogue est disponible. Une autre embarcation nous précède, emmenant un zébu à la nage qui nous gagne de vitesse.

Au bureau de l'ANGAP se trouvent Hubert, Guy et Carine, une française qui mène une étude sur la valorisation de la biodiversité dans la réserve baie de Baly / tsingy de Namoroka. Nous réglons à Abdallah le double du salaire convenu, puis rejoignons Hubert dans son bureau pour une brève relation de nos pérégrinations. Après avoir lavée la poussière de la piste, nous filons en ville avec Carine pour un repas à la gargote musulmane ; du riz et un peu de viande surnageant dans l'huile. Carine nous quitte pour aller téléphoner en France. Nous errons un moment dans les rues de Soalala, mais la fatigue nous a vaincus, la soirée s'achève au bar du port, avec une bouteille de soda glacé, devant une télé glapissant des clips malgaches. Mis à part Sandrine, la clientèle est exclusivement masculine.

On ne s'éternise pas, Morphée nous attend.

Vendredi 25. Sept heures, Soalala lance les clairons de ses coqs, et les remparts du sommeil s'effondrent. Nous écumons la ville en quête des meilleures pâtisseries. Sur sa terrasse, une femme propose un appétissant gâteau qui s'avère, effectivement, fameux.

On cogite sur nos occupations des jours à venir. Nous convenons avec Guy de programmer un petit séjour à la plage de Bemosary, qui jouxte le parc de la baie d Baly, en précisant bien qu'il s'agit seulement de baignade et de repos, et non d'entreprendre un trek dans le parc. On ne comprend pas très bien si la plage fait partie ou non du territoire du parc. Les explications sont floues, mais ce qui est sûr, c'est qu'on nous impose la présence d'un agent de l'ANGAP. Pas celle d'un guide, puisque apparemment il n'y en a pas pour ce parc-ci ! Si nous aurons à rémunérer l'agent ? C'est comme on veut. Si on doit fournir la nourriture de l'agent ? C'est comme on veut ; mais oui il vaut mieux ; mais c'est comme on veut. Le problème, surtout, est qu'il n'y a pas d'agent disponible à Soalala. Il faut attendre le soir, pour voir s'il en arrive de quelque part.

A midi, nous trouvons une gargote qui sert une bonne soupe de poulet agrémentée de brèdes, servie avec des pakopako, sorte de galette frite. Cela change du riz au gras de bœuf, c'est bon, et en prime il y a deux gars qui parlent un bon français.

L'après-midi nous promenons le long de la plage. La baie de Baly est bordée de mangroves. Il n'y a pas de beau sable blond, plutôt de la vase et de l'eau trouble.

Nous rendons aussi visite au marché couvert à plusieurs reprises. C'est pour nous une cure de fruits et douceurs qui marque notre retour à la civilisation de l'abondance.

Lorsque nous questionnons Guy sur le retour éventuel d'un agent, il répond oui, mais qu'il devrait en arriver d'autres le samedi matin, qu'il ne sera pas là personnellement, car il va partir tôt pour assister à l'inauguration d'une école à Marodia, mais qu'il en parle à Hubert, et qu'on pourra voir demain matin, bien entendu. On dit OK.

Samedi 26. Nous achetons des pakopako et des oreillettes, et filons nous installer chez la vendeuse de gâteau. Ce matin ça change, il y a des crêpe au sucre.

A l'ANGAP, c'est morne plaine, en dehors du gardien. On subodore que l'organisation de quoi que ce soit dans ce contexte n'est pas prête d'aboutir.

Nous retournons sur la plage pour nous baigner à l'endroit qui semble le plus propre.

Dimanche 27. Lever au coq, accompagné de cloches ce matin, messe de Pentecôte oblige. Les volets de la petite marchande de crêpes sont fermés. Nous allons essayer une gargote sur le port. Le thé y est un peu salé qu'ailleurs, le puits doit avoir des accointances saumâtres.

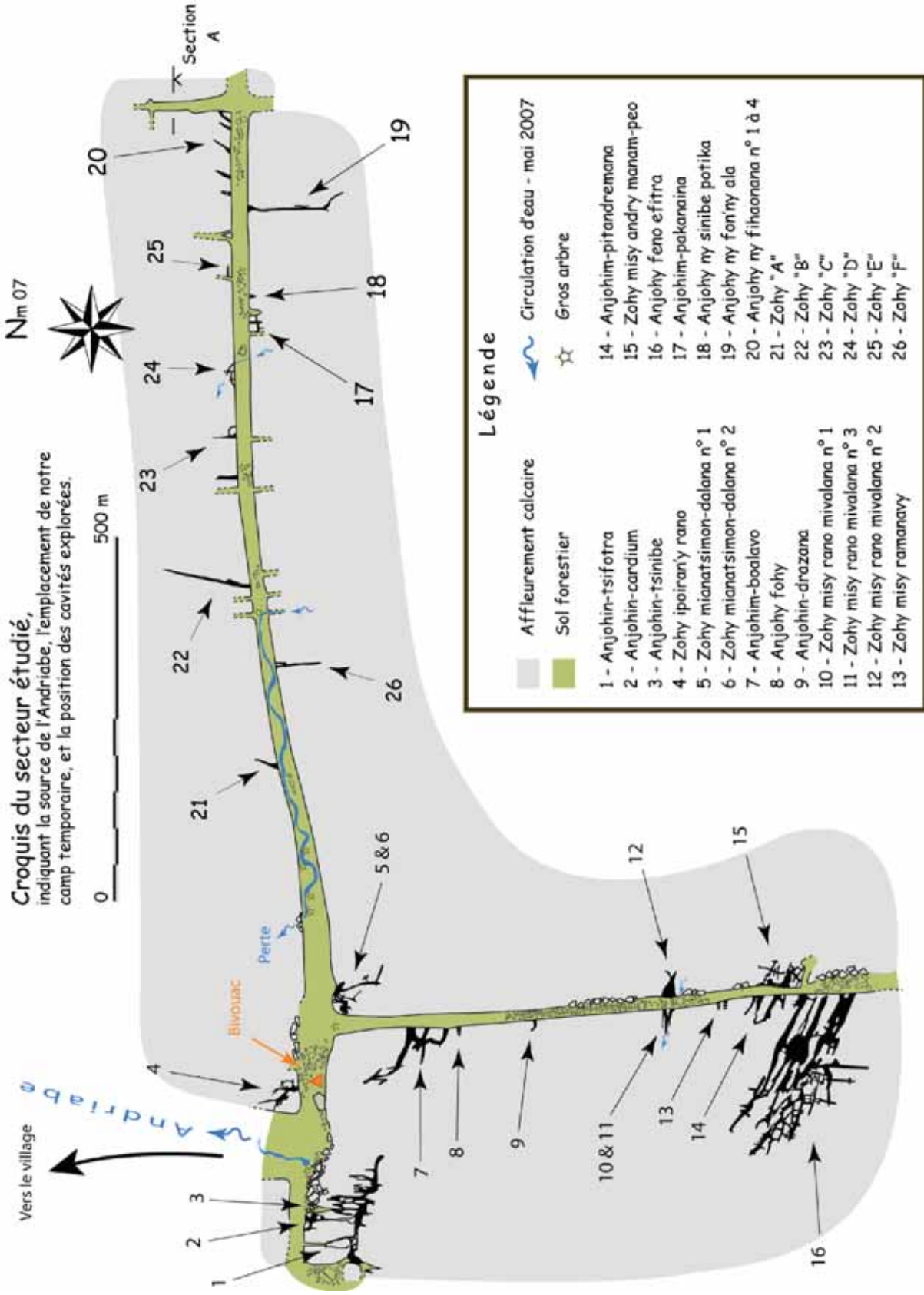
N'ayant aucune nouvelle, nous avons fait un trait sur notre escapade en baie de Baly. Il est temps de rechercher un taxi-brousse. Un passant abordé dans la rue nous en indique un. Dix minutes de marche plus tard, nous le trouvons effectivement. Devant sa maison trône un 4x4 en bon état. Il prévoit de partir le lendemain à 13h00. Nous lui donnons une avance de 10 000 Ar puis continuons la journée sur la plage, dans un petit coin presque pas vaseux.

Lundi 28. Les bureaux sont vides, les mouches volent tranquilles. Nos intestins sont tourneboulés, probablement l'eau pourrie de Soalala. Hubert et son épouse s'organisent pour un pique-nique de Pentecôte à la plage. Carine n'a pas été invitée, elle traîne avec nous. Peu après midi, nous allons voir si le taxi-brousse est en cours de préparation. Le chauffeur n'est pas chez lui, son véhicule non plus d'ailleurs. De retour à l'ANGAP, nous le trouvons stationné devant les bureaux. Il n'y a plus qu'à charger, dire au-revoir à Carine, sinuer en voiture les rues de Soalala pour compléter le chargement, et nous voilà partis. A 14h30 nous quittons le village. L'automobile roule fort. Quatre heures seulement sont nécessaires pour rejoindre Mitsinjo. La pause ne dure que le temps du repas, suivie d'une autre au village suivant, puis le véhicule trace jusqu'à Katsepy, rejoint à 0h40. Nous jetons notre dévolu sur un coin de plage pour y dormir en attendant le jour, et l'arrivée du bac. Un vent chaud souffle de la mer. Les étoiles pétillent et, sur l'horizon, brillent les lumières de Majunga.

Mardi 29. La brise marine nous a préservés des moustiques. Les lueurs de la ville se sont dissoutes dans la marée de l'aube, et maintenant, le soleil embrase les cimes des palmiers qui frétilent dans la chaleur nouvelle. Nous trempons nos pieds dans l'eau fraîche du matin, rouge de la latérite des hauts plateaux que la Betsiboka pousse vers le canal de Mozambique. Des pirogues de pêcheurs rejoignent la plage. Nous prenons place sur le banc usé d'une gargote, en attendant le bac.

La suite, c'est le retour à la ville, l'achat de vêtements propres, quelques petits plaisirs gastronomiques. Après trois jours de repos à Majunga, nous reprenons la longue route pour Tana.

Peu à peu, Namoroka replonge dans le souvenir.



Légende

	Affleurement calcaire		Circulation d'eau - mai 2007
	Sol forestier		Gros arbre
1 - Anjohin-tusifotra	14 - Anjohim-pitandremana	15 - Zohy misy andry manam-peo	16 - Anjohy feno efitra
2 - Anjohin-cardium	17 - Anjohim-pakanaina	18 - Anjohy ny sinibe potika	19 - Anjohy ny fon'ny ala
3 - Anjohin-tsinibe	20 - Anjohy ny fihonana n° 1 à 4	21 - Zohy "A"	22 - Zohy "B"
4 - Zohy ipoirony rano	23 - Zohy "C"	24 - Zohy "D"	25 - Zohy "E"
5 - Zohy mianatsimon-dalana n° 1	26 - Zohy "F"		
6 - Zohy mianatsimon-dalana n° 2			
7 - Anjohim-boalavo			
8 - Anjohy fohy			
9 - Anjohin-drazana			
10 - Zohy misy rano mivalana n° 1			
11 - Zohy misy rano mivalana n° 3			
12 - Zohy misy rano mivalana n° 2			
13 - Zohy misy ramanavy			

Liste et description des cavités topographiées

Secteur de la source

Anjohin-tsinibe	Entrée n° 1 : 16° 24' 44" S / 45° 18' 50" E
Grotte du Vase	Entrée n° 2 : 16° 24' 44,5" S / 45° 18' 51,5" E
Namoroka	Développement : 980 m / Dénivelé : - 6 / + 9 m
	Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS
	Spéléo-Club Bollénois – 01, 02, 03, 07, 08 & 17 mai 2007

Cette dénomination était attribuée à la grotte où avait été découvert le très beau vase à yeux, le 10 novembre 2005. Son exploration s'était limitée à la zone d'entrée, car très vite nous avions buté sur des ressauts infranchissables. Cette année, il est apparu que cette cavité est connectée à un réseau plus vaste. C'est à cet ensemble qu'est désormais étendue l'appellation de grotte du Vase, ou Anjohin-tsinibe.

L'entrée n° 1 correspond à l'orifice où se trouvait le vase à yeux. L'entrée n° 2 désigne un autre accès, repéré lui aussi le 10 novembre 2005. Le cheminement le plus aisé consiste à emprunter Anjohin-cardium, à ressortir par son porche sud-est, et à poursuivre dans cette direction de façon à rejoindre le fond du couloir aveugle qui se développe immédiatement après. Bientôt on pénètre dans la grotte par le réseau inférieur. Un passage entre blocs permet de prendre pied à l'étage supérieur de galeries, dans une salle fortement concrétionnée. De grandes guêpes orangées ont élu domicile au plafond. Cette salle s'ouvre sur l'extérieur par un vaste porche. En contrebas lui fait suite le couloir d'accès à l'entrée basse d'Anjohin-tsinibe. Une galerie se développe vers l'ouest, en s'approfondissant rapidement. Si l'on reste à son sommet, une vire à main droite nous amène, après un passage bas, à une petite salle. En face, il faut encore escalader une marche de 1,50 m qui mène à un semblant de terrasse où se trouvent les restes d'un foyer. Cette amorce de galerie bute très vite sur un colmatage de concrétions ; une petite lucarne laisse deviner le jour, à une dizaine de mètres de là. En revenant en arrière sur quelques mètres, jusqu'à la petite salle, un autre conduit se dirige plein nord. On peut le suivre sur une dizaine de mètres, en marchant sur des concrétions altérées. Au-delà, les remplissages disparaissent et les parois lisses interdisent de continuer. Nous sommes à la jonction avec l'entrée n° 1 ; à dix mètres de là se trouve le palier où était installé le vase à yeux. On distingue le jour par un petit trou. Dans cette galerie, sur les reliques de planchers, a été disposé un squelette humain, accompagné de deux vases (n° 6 & 7) et d'un coquillage percé. Les ossements sont remaniés par un soutirage. Le vase n° 1 est posé à l'endroit, mais penché en raison du pendage ; le vase n° 2 est disposé à l'envers.

Revenons vers le grand porche, au début de la galerie de direction est-ouest. Une désescalade facile permet de rejoindre son étage inférieur. En face, elle débouche rapidement dans un autre grand porche, très concrétionné. Un énorme bloc basculé le ferme en partie à l'ouest. Au sud, une diaclase ennoyée semble constituer un regard sur l'aquifère. Cet endroit, nous l'avions déjà visité le 11 novembre 2005, mais en accédant depuis l'extérieur, en prospectant le couloir se dirigeant vers l'ouest. Depuis la galerie qui nous a amenés là, juste avant qu'elle ne débouche dans le porche, se développe un petit ensemble de conduits secondaires. Nous y découvrons deux os longs humains, qui proviennent probablement de la sépulture de l'étage supérieur, par le soutirage qui a éparpillé les ossements. Tout près, nous observons également un curieux phénomène de concrétion à jet d'eau intermittent. Il s'agit d'une stalagmite blanche en forme de chapeau de champignon, formée autour d'un faisceau de racines. Le dessus présente une surface à l'aspect de chou-fleur passant à un grain coralloïde fin sur les bordures. Son dessous offre une face plane horizontale d'apparence verruqueuse. Aucune eau ne s'en écoule, sauf, toutes les 1 mn 04", un filet continu qui dure trois secondes. Nous mesurons quelques intervalles de temps qui restent constant. Ce manège évoque une éponge se gorgeant d'eau, qui se retrouverait brusquement chassée lorsque la gravité vainc la capillarité.

La suite de la cavité se développe depuis la grande salle où nichent les guêpes. Il s'agit de galeries de belle ampleur qui s'impriment sur le maillage des fractures. Nous n'avons accès à l'étage inférieur que sur de courts tronçons, rapidement colmatés par les remplissages. En plusieurs endroits, les galeries débouchent sur l'extérieur. Le secteur le plus à l'est de ces réseaux reste encore à fouiller, sans doute y avons nous négligé des dépôts.

Anjohin-tsifotra
Grotte des Escargots
Namoroka

16° 24' 43,5" S / 45° 18' 50" E

Développement : 47 m / Dénivelé : – 1 m
Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS
Spéléo-Club Bollénois – 01 mai 2007

Cette cavité est constituée par le prolongement du petit couloir qui conduit à l'orifice n° 1 d'Anjohin-tsinibe. L'entrée suit immédiatement l'escalade qui amène à cette dernière. Il s'agit d'une simple fissure, d'axe nord-sud, qui se pince rapidement. On observe, notamment à son terminus, des placages de remplissages très riches en coquilles de gastéropodes. Le sol est recouvert de limon. Sur les parois, à une vingtaine de centimètres de haut, on voit la trace d'un niveau d'eau.

Anjohin-cardium
Grotte des Cardiums
Namoroka

16° 24' 43" S / 45° 18' 51,2" E

Développement : 107 m / Dénivelé : – 10 m
Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS
Spéléo-Club Bollénois – 01 mai 2007

Cavité satellite d'Anjohin-tsinibe, cette grotte est constituée essentiellement d'une partie de l'étage supérieur de galeries aujourd'hui déconnectée du reste du réseau. Elle comprend une série de trois porches s'ouvrant au nord et à l'est, et d'une issue basse donnant sur un couloir nord-sud qui rejoint Anjohin-tsinibe. Dans la salle principale, nous découvrons plusieurs tessons de poteries, ainsi que des coquillages percés. Ceux-ci sont éparpillés au départ d'un passage bas sous un plancher de calcite, qui mène dans une autre salle. Nous y observons d'autres fragments de céramique (dont n° 13), qui appartiennent à au moins deux vases, et de petits morceaux de charbons de bois dispersés sur le sol. De là, un passage étroit conduit, au travers d'un chaos de blocs, au niveau inférieur, et débouche sur l'extérieur (entrée basse) par un couloir qui se connecte plus loin avec Anjohin-tsinibe.

Zohy ipoiran'y rano
Grotte de la Source
Namoroka

16° 24' 43,2" S / 45° 18' 57" E

Développement : 234 m / Dénivelé : – 8 / + 7 m
Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS
Spéléo-Club Bollénois – 09, 10 & 14 mai 2007

Son porche principal s'ouvre en face de l'abri sous roche qui abritait notre bivouac cette année. Dans cette entrée, nous trouvons des tessons et les traces d'un foyer. Une première galerie, à main droite, se divise rapidement : à droite, nous ressortons par un passage bas, à gauche s'ouvre bientôt un autre porche qui donne dans un cirque d'une trentaine de mètres de diamètre, sans autre orifice apparent. En poursuivant la galerie, nous rencontrons un petit réseau de diaclases offrant deux étages interconnectés, et finissant sur des étroitures ou colmatages. Cette boucle revient dans la salle qui succède à l'entrée principale. La suite se développe vers le nord-ouest, par une autre grande salle. Une large cheminée ouvre sur l'extérieur, à son pied nous trouvons plusieurs tessons de poteries. Sur sa paroi ouest, un ressaut permet d'accéder à un orifice en partie colmaté par des blocs. En descendant de quelques mètres, dans un surcreusement, on retrouve le niveau inférieur au sol limoneux. La galerie qui se dirige au nord est bientôt colmatée. Une autre branche se développe vers l'ouest, et mène à la sixième entrée.

Grand couloir allant vers l'est

Zohy mianatsimon-dalana n° 1	16° 24' 45" S / 45° 19' 00,6" E
<i>Grotte n° 1 du Tournant vers le Sud</i>	
Namoroka	Développ ^{nt} : 135 m / Dénivelé : – 11 m
	Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS
	Spéléo-Club Bollénois – 14 mai 2007

Cette cavité se situe à l'embranchement entre les deux couloirs majeurs explorés en 2007 : celui partant vers l'est depuis la source, et celui prenant la direction plein sud. Son entrée basse s'ouvre en paroi sud du couloir ouest-est, immédiatement après le carrefour. Elle donne sur une diaclase rapidement encombrée de remplissages ; une escalade sur les concrétions donne accès à l'étage supérieur, où se développe un petit ensemble de galeries. Plusieurs orifices donnent sur l'extérieur, de part et d'autre de l'angle formé par les deux couloirs. Le sol de la galerie qui mène au porche le plus à l'est est recouvert d'une épaisse couche de poudre très sèche et volatile contenant un grand nombre de pupes d'insectes ; probablement un dépôt fossile de guano de chiroptères.

Zohy mianatsimon-dalana n° 2	16° 24' 44,8" S / 45° 19' 01" E
<i>Grotte n° 2 du Tournant vers le Sud</i>	
Namoroka	Développ ^{nt} : 315 m / Dénivelé : + 7 m
	Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS
	Spéléo-Club Bollénois – 14 mai 2007

Cavité présentant un ensemble de galeries sur diaclases. L'entrée située le plus à l'ouest est caractérisée par la présence d'une belle stalagmite. Un ressaut de trois mètres permet d'accéder au fond du conduit. Un premier cheminement ressort bientôt à l'extérieur, par un large orifice encombré de blocs. C'est sous l'un d'eux qu'un passage descendant livre la suite du réseau. D'abord, à main gauche, une salle de 15 m x 5 m encombrée par des éboulis, puis au sud, où se développe la branche principale, prenant fin sur des rétrécissements.

Anjohim-pakanaina	16° 24' 41" S / 45° 19' 32,7" E
<i>Grotte de la Terrasse</i>	
Namoroka	Développement : 144 m / Dénivelé : – 4 / + 4 m
	Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS
	Spéléo-Club Bollénois – 11 mai 2007

Cette grotte est formée de deux galeries fossiles disposées en croix. L'une, d'axe grossièrement nord-sud, s'ouvre sur un large porche de 12 x 3 mètres qui domine le couloir principal ; l'autre, S/O-N/E, transperce de part en part le massif calcaire, entre un petit couloir secondaire à l'ouest, et une amorce de couloir du côté opposé. Depuis l'entrée ouest, une diaclase plein nord ressort au bout d'une vingtaine de mètres par un quatrième orifice. Un réseau de diaclase constitue un étage inférieur, en reprenant sensiblement le même schéma. Nous y avons observé, sur le sol limoneux et dans des anfractuosités, d'importants dépôts de coquilles d'escargots non calcifiées. Le grand porche nord montre des traces d'occupation : des foyers, un vase sphérique posé à l'envers, ainsi que des bouts de bois.

Anjohy ny sinibe potika*Grotte aux Nombreaux Tessons*

Namoroka

16° 24' 41" S / 45° 19' 34" E

Développement : 33 m / Dénivelé : 0 m

Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS

Spéléo-Club Bollénois – 11 mai 2007

Grotte de faible développement qui se situe à 25 mètres à l'est d'Anjohim-pakanaina. Son porche de 11 x 3 mètres se prolonge par une unique galerie nord-sud d'une trentaine de mètres. Deux petites cheminées percent le plafond à cinq mètres et à dix-sept mètres de l'entrée, amenant une faible lueur. Cette grotte offre une remarquable densité de fragments de céramique (n° 1 à 5 et n° 11), essentiellement concentrés près de l'entrée. A dix mètres de l'entrée, dans une niche située à main droite, à 1,5 m du sol, est dissimulé un gros morceau de grès à affûter. Un peu plus loin, nous observons une mygale ; elle est immobile, au sol, entre deux colonnes stalagmitiques. A l'extrémité de la galerie, un petit orifice perce le sol et descend sur au moins quatre mètres.

Anjohy ny fon'ny ala*Grotte de la Mygale*

Namoroka

16° 24' 41" S / 45° 19' 38" E

Développement : 190 m / Dénivelé : – 7 m

Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS

Spéléo-Club Bollénois – 03 mai 2007

Vaste porche de 11 x 6 mètres donnant sur une galerie en conduite forcée surcreusée au sol, parfois encombrée de remplissages. Elle garde une direction plein sud sur 125 mètres, jusqu'à un petit croisement de diaclases qui se rétrécissent rapidement. C'est à ce carrefour que nous avons observé la mygale, qui s'est rapidement esquivée. Il faut enjamber des blocs pour retrouver le conduit principal, qui s'infléchit vers le sud/est. Nous avons stoppé notre progression une trentaine de mètres plus loin, sur un boyau bas d'où parvenait un léger courant d'air.

Anjohy ny fihaonana n° 1*Grotte n° 1 du Carrefour*

Namoroka

16° 24' 40,3" S / 45° 19' 42" E

Développement : 25 m / Dénivelé : 0 m

Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS

Spéléo-Club Bollénois – 10 mai 2007

Les cavités baptisées Fihaonana s'ouvrent dans l'angle nord-ouest du carrefour formé par le couloir principal allant vers l'est et un autre couloir important d'axe nord-sud. Nous n'avons pas poursuivi nos prospections au-delà de ce point, vers l'est. Fihaonana n° 1 transperce l'angle de l'unité calcaire ; elle s'ouvre sur le couloir nord-sud par un porche de 26 x 6 mètres. On remarque deux belles racines provenant d'une fissure de la paroi, et qui courent au sol jusqu'à chacune des entrées.

Anjohy ny fihaonana n° 2*Grotte n° 2 du Carrefour*

Namoroka

16° 24' 40,3" S / 45° 19' 41,7" E

Développement : 23 m / Dénivelé : – 6 m

Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS

Spéléo-Club Bollénois – 10 mai 2007

Située immédiatement à l'ouest de la grotte n° 1. A son entrée, de 7 x 3,5 mètres, succède rapidement un ressaut de 4,50 m qu'on désescalade aisément. La galerie se termine peu après.

Anjohy ny fihaonana n° 3 <i>Grotte n° 3 du Carrefour</i> Namoroka	16° 24' 40,3" S / 45° 19' 40,5" E Développement : 44 m / Dénivelé : – 7 m Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 10 mai 2007
--	--

Cette grotte se décompose en deux parties : une amorce de galerie ancienne très rapidement colmatée par des concrétions, et une galerie inférieure, qu'on rejoint en descendant à travers des blocs, à l'aplomb de l'entrée. Ce second conduit se poursuit, rectiligne, sur une trentaine de mètres, avant de se pincer irrémédiablement.

Anjohy ny fihaonana n° 4 <i>Grotte n° 4 du Carrefour</i> Namoroka	16° 24' 40,5" S / 45° 19' 39,5" E Développement : 22 m / Dénivelé : 0 m Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 10 mai 2007
--	--

Autre témoin d'une ancienne galerie aujourd'hui rebouchée par le concrétionnement. A son extrémité, une fissure étroite plonge sur une dizaine de mètres. Près de ce terminus, nous avons trouvé des fragments de gros os, peut-être humains.

Suivent, dans ce même couloir, plusieurs cavités que nous n'avons pas topographiées (voir les croquis d'exploration).

Zohy "A" Namoroka	16° 24' 42,5" S / 45° 19' 12" E Développement estimé : 35 m Exploration : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 02 mai 2007
-----------------------------	--

Zohy "B" Namoroka	16° 24' 41,3" S / 45° 19' 20" E Développement estimé : 120 m Exploration : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 02 mai 2007
-----------------------------	---

Zohy "C" Namoroka	16° 24' 40,5" S / 45° 19' 27" E Développement estimé : 40 m Exploration : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 02 mai 2007
-----------------------------	--

Zohy "D" Namoroka	16° 24' 40,5" S / 45° 19' 30" E Développement estimé : 40 m Exploration : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 02 mai 2007
-----------------------------	--

Zohy "E" Namoroka	16° 24' 40,5" S / 45° 19' 35" E Développement estimé : 30 m Exploration : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 02 mai 2007
-----------------------------	--

Zohy "F" Namoroka	16° 24' 42,5" S / 45° 19' 16,5" E Développement estimé : 60 m Exploration : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 02 mai 2007
-----------------------------	--

Grand couloir allant vers le sud

Anjohim-boalavo

Grotte des Rongeurs

Namoroka

16° 24' 48" S / 45° 19' 00" E

Développement : 493 m / Dénivelé : – 6 / + 10 m

Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS

Spéléo-Club Bollénois – 04 & 08 mai 2007

Cette cavité comporte trois belles entrées donnant sur le couloir principal, de respectivement 10 x 10 m, 9,5 x 7 m et 6 x 6,5 m, en les considérant du nord au sud. Le plus vaste porche avait fait l'objet d'une brève incursion le 11 novembre 2005 ; nous y avons noté la présence de nombreux ossements de type rongeur parsemant le sol, la plupart plus ou moins calcifiés. Depuis cette entrée, une galerie suit la direction Nord 290. Perchée à six mètres du sol limoneux, se trouve le conduit originel, de belles dimensions, présentant en plafond des formes de lapiaz inversé. C'est à son sol que s'observent les principales accumulations d'os de micro-faune. A l'étage inférieur, nous pouvons progresser dans une diaclase de 1,5 m de large ; à son entrée nous trouvons un vase, posé à l'envers (n° 10). Le conduit inférieur est le surcreusement de la galerie haute, dont il est séparé par un épais remplissage détritique. Les deux passages se rejoignent une cinquantaine de mètres plus loin. On arrive ensuite dans un ensemble de diaclases qui se terminent soit sur rétrécissement, soit sur comblement par des blocs, soit sur passage remontant. Les extrémités nord de la cavité butent sur un couloir secondaire, non exploré ; un boyau descendant y ressort en paroi, tandis qu'un passage ascendant permet d'y aboutir quasiment au sommet du tsingy.

Si nous revenons dans le porche d'entrée principal, en négligeant la galerie précédente, un autre passage s'incurve vers la gauche. On accède à une terrasse où se côtoient des traces de foyer, des cendres dispersées, des morceaux de bois et deux beaux vases. L'un (n° 8) est incliné sur le côté, l'autre (n° 9) est posé à l'envers. Des coques de graines percées sont disséminées à proximité. Au-delà de ce replat, le sol plonge brusquement ; nous aboutissons dans une autre galerie d'axe Nord 290. A gauche (vers l'est) s'ouvre la deuxième entrée de la cavité, à droite, la galerie se prolonge sur une trentaine de mètres, en une haute diaclase inclinée, en face prend naissance une autre galerie, qui rejoint bientôt l'extérieur par la troisième entrée.

Anjohy fohy

Grotte Courte

Namoroka

16° 24' 50,2" S / 45° 19' 00" E

Développement : 45 m / Dénivelé : 0 m

Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS

Spéléo-Club Bollénois – 09 mai 2007

Cette grotte se situe immédiatement au sud d'Anjohim-boalavo. Elle se présente comme une belle et haute galerie qui, ainsi que l'indique son nom, s'interrompt rapidement. Une fissure ascendante en partie calcifiée pourrait constituer une suite.

Anjohin-drazana

Grotte de la Tombe de l'Ancien

Namoroka

16° 24' 53,5" S / 45° 19' 00" E

Développement : 55 m / Dénivelé : – 2 / + 6 m

Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS

Spéléo-Club Bollénois – 09 mai 2007

En continuant à progresser vers le sud, on rencontre bientôt un éboulis remplissant le couloir. On quitte alors le sol limoneux pour gravir l'obstacle. A son sommet, toujours à main droite, se situe Anjohin-drazana. Celle-ci offre deux entrées, superposées et décalées, qui communiquent entre-elles, dès le porche franchi, par un plan rocheux fortement incliné. L'unique galerie se développe dans l'axe de l'entrée, soit perpendiculairement au couloir extérieur. Les parois présentent un beau calcaire gris, et sont recouvertes en partie basse d'un encroûtement de calcite jaune, qui enduit aussi les cailloutis du sol. Dans sa première partie, basse de plafond (1 m), on remarque une zone de 2 à 3 m² nettoyée des cailloux qui tapissent le sol. Les pierres ont été repoussées en périphérie de cette zone. A proximité se trouvent les restes d'un foyer et d'une torche végétale portant des traces

d'utilisation. Trois mètres plus loin, une assiette creuse, d'un diamètre de 20 cm, est posée au sol, face convexe vers le bas. En poursuivant dans la galerie, à une vingtaine de mètres de l'entrée, nous devinons les reliques d'une sépulture. Les ossements sont très altérés, fragmentés et dispersés. La forme du corps s'est effacée. En outre, un soutirage proche a dû absorber une bonne partie du squelette, dont la tête. Cinq mètres plus loin, après avoir enjambé un reliquat de plancher de calcite, peu avant le terminus de la cavité, nous trouvons encore un objet. Il s'agit d'une lame en fer fortement oxydée, de 40 cm de long pour 3 cm de large ; peut-être celle d'une épée, ou d'une machette.

Zohy misy rano mivalana n° 1 16° 24' 59,5" S / 45° 19' 00,7" E <i>Grotte n° 1 « Là où l'eau coule »</i> Namoroka	Développement 47 m - Dénivelé 0 m Topographie : Ch. BOUCHER & Sa. DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 09 mai 2007
---	---

Beau porche de 12 x 7 m, suivi d'une galerie filant plein ouest sur quarante mètres en s'amenuisant, jusqu'à être intégralement remplie par les concrétions.

Zohy misy rano mivalana n° 2 16° 24' 59,5" S / 45° 19' 00,7" E <i>Grotte n° 2 « Là où l'eau coule »</i> Namoroka	Développement 64 m - Dénivelé - 7 m Topographie : Ch. BOUCHER & Sa. DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 09 mai 2007
---	---

Cette autre cavité à vaste entrée (22 x 7 m) et faible développement fait pendant à la grotte n° 1. Aux deux tiers de sa longueur, un trou au sol suivi d'un court toboggan calcifié livre l'accès à une diaclase finissant quinze mètres plus loin sur un resserrement dû aux concrétions. La galerie d'entrée renferme d'importants piliers stalagmitiques, et de nombreuses stalactites.

Zohy misy rano mivalana n° 3 16° 24' 59,5" S / 45° 19' 01,3" E <i>Grotte n° 3 « Là où l'eau coule »</i> Namoroka	Développement 92 m - Dénivelé - 3 m Topographie : Ch. BOUCHER & Sa. DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 09 mai 2007
---	---

Cette cavité située immédiatement à l'aplomb, sous Zohy misy rano mivalana n° 1, dont elle constitue en quelque sorte l'étage inférieur. Dans les premiers mètres, elle n'est dissociée de cette dernière que par quelque énorme bloc faisant plancher, puis elle retrouve le classique profil en diaclase propre aux niveaux bas de ces cavités. L'ensemble compte deux galeries rectilignes de 30 et 35 mètres de long, reliées par un court passage, et quelques fissures annexes. A cette saison, on y notait une circulation d'eau limpide. Provenant du couloir extérieur, elle pénètre dans la grotte en son extrémité sud, où l'on entend un gargouillement de cascaille le long de la paroi, sous un éboulis, pour apparaître près du passage de jonction et se perdre aussitôt dans un faisceau de diaclases étroites. Elle resurgit en plusieurs points de la galerie la plus au nord, à l'extrémité de laquelle elle se perd dans un boyau bas. La galerie parallèle, au sud, est également ennoyée dans sa partie terminale.

Anjohim-pitandremana 16° 25' 04" S / 45° 19' 01,2" E <i>Grotte « Attention où tu marches ! »</i> Namoroka	Développement 230 m - Dénivelé - 10 m Topographie : Ch. BOUCHER & Sa. DEBLOIS Spéléo-Club Bollénois – 15 mai 2007
--	---

Cavité comprenant deux entrées, et une petite série de galeries parallèles. La première entrée, en venant du nord, forme un porche de 24 x 5,5 m au plafond très concrétionné. Deux galeries se développent ensuite. La première, à main droite, se termine au bout d'une trentaine de mètres. On y rencontre des reliquats de plancher de remplissage. L'un de ces obstacles céda sous les pieds de Sandrine, qui s'en tira avec quelques plaies. Cet incident nous inspira le nom de la grotte. La seconde galerie, à main gauche, se poursuit plus longuement, virant au sud pour rejoindre un autre conduit

parallèle. Il s'agit d'une haute galerie qui ressort au jour par la deuxième entrée. Nous y observons deux termitières en terre situées à 25 et 12 mètres de l'entrée. Depuis cette autre entrée, une dernière galerie, sensiblement parallèle aux précédentes, se développe sur une vingtaine de mètres. Dans ce secteur, quelques départs de boyaux bas n'ont pas été explorés.

Zohy misy andry manam-peo

Grotte de la Colonne musicale

Namoroka

16° 25' 04" S / 45° 19' 01,8" E

Développement 347 m - Dénivelé - 9 m

Topographie : Ch. BOUCHER & Sa. DEBLOIS

Spéléo-Club Bollénois – 15 & 16 mai 2007

Cette grotte est en vis à vis avec Anjohim-pitandremana, et offre trois entrées. La plus au nord est un porche de 26 x 5 m. La galerie la plus évidente n'offre pas un grand développement, mais un départ à main gauche mène vers la suite. On peut chercher au passage la jolie colonne de calcite dont le son clair a égayé notre exploration, et donné son nom à la cavité. Le passage bute bientôt sur un passage plongeant ; nous sommes en fait au sommet d'une diaclase qu'il faut désescalader sur sept mètres, en s'aidant des racines, pour prendre pied au niveau inférieur. Nous nous retrouvons alors dans un ensemble de conduits d'ampleur moyenne qui se recoupent plus ou moins à angle droit. Dans la branche remontant vers le nord, un net courant se perd, mais nous ne l'explorons pas plus avant, le passage principal nécessitant une escalade un peu glissante.

Revenons à l'extérieur. La deuxième entrée s'ouvre immédiatement au sud de la précédente, par un porche de 19 x 9 m ; une diaclase exiguë les relie. Ce vaste vestibule va en s'amenuisant rapidement, et on retrouve des conduits de taille modeste. Un virage à droite amène dans une galerie qui ressort 25 mètres plus loin dans un couloir secondaire. Auparavant, nous trouvons un départ à main gauche qui, par une salle basse emplie de dalles décollées du plafond, rejoint le grand porche d'entrée, puis un passage descendant qui permet de découvrir encore quelques dizaines de mètres de diaclases.

Anjohy feno efitra

Grotte aux Nombreuses Salles

Namoroka

16° 25' 05,5" S / 45° 19' 01,3" E

Développement 2430 m - Dénivelé - 9 / + 4 m

Topographie : Christian BOUCHER & Sandrine DEBLOIS

Spéléo-Club Bollénois – 16, 17, 18 & 21 mai 2007

Dernière des cavités cartographiées au cours de cette expédition, c'est celle qui offre le plus grand développement. Celui-ci n'est d'ailleurs que temporaire, car de nombreux départs n'ont pas été explorés, par manque de temps. Elle présente actuellement deux entrées évidentes. La première rencontrée en venant depuis le nord est un porche de 10 x 4,5 m. Une salle ébouleuse lui succède immédiatement, suivie d'une galerie rectiligne qui se poursuit selon une direction globale de Nord 295 sur plus de 200 mètres. Dans sa partie médiane, nous observons un rassemblement de quelques dizaines de chauves-souris occupant des niches de plafond, ces trous parfaitement cylindriques et verticaux qui pourraient bien avoir été creusés par leurs occupants ailés. La zone terminale est marquée par une réduction de la taille des conduits, qui se séparent en un réseau de diaclases finissant sur des rétrécissements et colmatages. Il faut revenir à la salle d'entrée pour poursuivre la visite de la cavité. Un passage bas en paroi sud se faufile entre des blocs au travers desquels filtre la lumière du jour, avant de reprendre une direction parallèle à la première galerie. Cinquante mètres plus loin, après une brève escalade entre des blocs, nous prenons pied dans une grande salle d'une trentaine de mètres de diamètre. Le sol est sensiblement plan, parsemé de blocs et concrétions éboulées, plus ou moins cimentés par des dépôts de calcite. De nombreux faisceaux de racines torsadées transpercent l'espace, comme autant de colonnes vivantes qui soutiendraient la voûte. Deux cheminées percent le plafond, dispensant une chiche lueur. Autour de la salle, des arches sombres s'ouvrent sur d'autres galeries. En les abordant dans le sens anti-horaire, nous trouvons d'abord deux départs qui aboutissent rapidement en hauteur dans la première galerie. Suit une galerie rectiligne où nous nous sommes arrêtés sur des ressauts. Puis viennent deux départs qui constituent des accès à un véritable labyrinthe de galeries et diaclases interconnectées. Une branche revient vers l'est et retrouve de vastes dimensions, avant d'aboutir à l'extérieur par un double porche.

Massif de Namoroka - Catalogue des phénomènes karstiques

Classement par développement décroissant

Nom	Type	Localité	Coordonnées en Latitude / Longitude	Dev topo	Dev estimé	Biblio	Observations
Anjohiambovonombony	Gr	Vilanandro	16° 28' 09,5" S / 45° 20' 54" E	4630 m		1953 / 1992	
Zohy Velany Telo	Gr	Andrengy		3290 m		2007b	
Anjohy feno efitra	Gr	Namoroka	16° 25' 05,5" S / 45° 19' 01,3" E	2430 m		Inédit	Exploration non terminée en 2007
Anjohy Belaka	Gr	Vilanandro	16° 27' 50" S / 45° 20' 03" E	1970 m		2007a	
Zohy Tsara Be	Gr	Andrengy		1917 m		2007b	
Zohy Anisifostra	Gr	Andrengy		1585 m		2007b	
Anjohy Ambovonombokyely	Gr	Vilanandro	16° 27' 51" S / 45° 21' 14" E	1010 m		2005	
Zohy Omby Antetse	Gr	Andrengy		1000 m		2007b	
Anjohin-tsinibe	Gr	Namoroka	16° 24' 44" S / 45° 18' 50" E	980 m			Ou grotte du vase
Anjohy Andolofaly	Gr	Namoroka	16° 26' 14" S / 45° 18' 03" E		900 m	2005	
Anjohy Ampidiranimafaka n° 3	Gr	Namoroka	16° 26' 01" S / 45° 17' 12,5" E	705 m		2005	
Anjohim-boalavo	Gr	Namoroka	16° 24' 48" S / 45° 19' 00" E	493 m			
Anjohy Andranovorifaly n° 1	Gr	Namoroka	16° 24' 07" S / 45° 18' 12,5" E	480 m		2005	
Grande grotte d'Andriabe	Gr	Namoroka	16° 24' 31" S / 45° 18' 40" E	450 m		2005	Colonie de Pteropus rufus
Zohy misy andry manam-peo	Gr	Namoroka	16° 25' 04" S / 45° 19' 01,8" E	347 m		Inédit	
Zohy mianatsimon-dalana n° 2	Gr	Namoroka	16° 24' 44,8" S / 45° 19' 01" E	315 m		Inédit	
Zohy ipoiran'y rano	Gr	Namoroka	16° 24' 43,2" S / 45° 18' 57" E	234 m		Inédit	
Anjohim-pitandremana	Gr	Namoroka	16° 25' 04" S / 45° 19' 01,2" E	230 m		Inédit	
Anjohy ny fon'ny ala	Gr	Namoroka	16° 24' 41" S / 45° 19' 38" E	190 m		Inédit	
Anjohim-pakanaina	Gr	Namoroka	16° 24' 41" S / 45° 19' 32,7" E	144 m		Inédit	
Zohy mianatsimon-dalana n° 1	Gr	Namoroka	16° 24' 45" S / 45° 19' 00,6" E	135 m		Inédit	
Anjohy Ampidiranimafaka n° 1	Gr	Namoroka	16° 26' 02" S / 45° 16' 52" E	120 m		2005	
Zohy "B"	Gr	Namoroka	16° 24' 41,3" S / 45° 19' 20" E		120 m	Inédit	
Anjohy Ampidiranimafaka n° 2	Gr	Namoroka	16° 25' 57" S / 45° 17' 07" E	115 m		2005	
Grotte des cardials	Gr	Namoroka	16° 24' 43" S / 45° 18' 51,2" E	107 m		Inédit	
Zohy misy rano mivalana n° 3	Gr	Namoroka	16° 24' 59,5" S / 45° 19' 01,3" E	92 m		Inédit	
Anjohy Antatatsy n° 1	Gr	Namoroka	16° 24' 15" S / 45° 18' 06" E	90 m		2005	Grotte sépulcrale
Anjohy Ampidiranimafaka n° 4	Gr	Namoroka	16° 26' 01" S / 45° 17' 12" E		75 m	2005	Deux couloirs parallèles reliés par un boyau
Petites grottes d'Andriabe	Gr	Namoroka	16° 24' 20,5" S / 45° 18' 35" E	70 m		2005	
Zohy Mama Be	Gr	Andrengy		69 m		2007b	
Zohy misy rano mivalana n° 2	Gr	Namoroka	16° 24' 59,5" S / 45° 19' 00,7" E	64 m		Inédit	

Anjohy Andranovorifaly n° 2	Gr	Namoroka	16° 24' 10" S / 45° 18' 14" E	62 m		2005	
Anjohy Andranovorifaly n° 3	Gr	Namoroka	16° 23' 32,5" S / 45° 18' 32" E	60 m		2005	
Zohy "F"	Gr	Namoroka	16° 24' 42,5" S / 45° 19' 16,5" E		60 m	Inédit	
Anjohin-drazana	Gr	Namoroka	16° 24' 53,5" S / 45° 19' 00" E	55 m		Inédit	
Anjohy Ampidiranimafaka n° 5	Gr	Namoroka	16° 26' 01" S / 45° 17' 12" E		55 m	2005	Couloir unique
Anjohy Antatatsy n° 2	Gr	Namoroka	16° 24' 13" S / 45° 18' 02,5" E	50 m		2007a	
Zohy misy rano mivalana n° 1	Gr	Namoroka	16° 24' 59,5" S / 45° 19' 00,7" E	47 m		Inédit	
Anjohin-tsifotra	Gr	Namoroka	16° 24' 43,5" S / 45° 18' 50" E	47 m		Inédit	
Anjohy fohy	Gr	Namoroka	16° 24' 50,2" S / 45° 19' 00" E	45 m		Inédit	
Anjohy ny fihaonana n° 3	Gr	Namoroka	16° 24' 40,3" S / 45° 19' 40,5" E	44 m		Inédit	
Zohy "C"	Gr	Namoroka	16° 24' 40,5" S / 45° 19' 27" E		40 m	Inédit	
Zohy "D"	Gr	Namoroka	16° 24' 40,5" S / 45° 19' 30" E		40 m	Inédit	
Zohy "A"	Gr	Namoroka	16° 24' 42,5" S / 45° 19' 12" E		35 m	Inédit	
Anjohy ny sinibe potika	Gr	Namoroka	16° 24' 41" S / 45° 19' 34" E	33 m		Inédit	
Zohy "E"	Gr	Namoroka	16° 24' 40,5" S / 45° 19' 35" E		30 m	Inédit	
Anjohy ny fihaonana n° 1	Gr	Namoroka	16° 24' 40,3" S / 45° 19' 42" E	25 m		Inédit	
Anjohy ny fihaonana n° 2	Gr	Namoroka	16° 24' 40,3" S / 45° 19' 41,7" E	23 m		Inédit	
Anjohy ny fihaonana n° 4	Gr	Namoroka	16° 24' 40,5" S / 45° 19' 39,5" E	22 m		Inédit	
Zohy misy Ramanavy	Gr	Namoroka	16° 25' 02" S / 45° 19' 01,2" E		?	Inédit	
Andranomalevy	Em	Namoroka	16° 23' 56" S / 45° 18' 06" E			2007a	
Andriabe	Em	Namoroka	16° 24' 45" S / 45° 18' 53" E			2007a	
Mandevy	Em	Andreny	16° 22' 59" S / 45° 20' 36,5" E			2005	Température eau = 25,6° C le 14/11/04
Ambohimirija	Gr	Vilanandro				1953	1h00 au NO du système d'Ambonarabe « quelques faibles galeries
Ambonarabe	Gr	Vilanandro				1953	1h00 au NE de la grotte Pierre Saboureaux plusieurs systèmes de ca
Ampanify	Ré	Vilanandro	16° 30' 29" S / 45° 27' 34" E			2005	Température eau = 26,2° C le 09/11/04
Boriny	Em	Vilanandro	16° 28' 27" S / 45° 25' 15,5" E			2005	
Pierre Saboureaux	Gr	Vilanandro				1953	45 mn au NE du système d'Ambovonomb

1953 : PAULIAN, R. ; GRJEBINE, A. : « Une campagne spéléologique dans la réserve naturelle de Namoroka » - Le naturaliste malgache, Tome V, fasc. 1, 1953, 19-28 – Antananarivo
1992 : LAUMANN, M. : Report of 1992 speleological expedition to Madagascar.

2005 : BOUCHER, C. : Tsingy de Namoroka – SPELUNCA n° 100.

2007a : BOUCHER, C. ; DEBLOIS, S. : Tsingy de Namoroka – SPELUNCA n° 105.

2007b : SIBERT, E. : Malagasy 2006, Expédition dans les Tsingy de Namoroka – SPELUNCA